



REVUE DE PRESSE SAISON 2013-2014

Luisa Miller – Giuseppe Verdi

21, 23, 26, 28, 30 mars 2014

PRESSE RADIO

18.03.2014 | RTS Espace 2 | Emission *Magma*

Interview de Roberto Rizzi Brignoli – Yves Bron

<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/magma/5660902-magma-du-18-03-2014.html>

21.03.2014 | La 1^{ère} | Emission *Les matinales*

Présentation – André Beaud

<http://www.rts.ch/audio/la-1ere/programmes/le-journal-du-matin/5709665-luisa-miller-de-giuseppe-verdi-a-l-opera-de-lausanne-21-03-2014.html>

22.03.2014 | RTS Espace 2 | Emission *Avant-Scène*

Entretien avec le chef d'orchestre Roberto Rizzi Brignoli – Paul-André Demierre

<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/avant-scene/5673158-avant-scene-du-22-03-2014.html>

29.03.2014 | RTS Espace 2 | Emission *Avant-Scène*

Critique - Paul-André Demierre

<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/avant-scene/5692261-avant-scene-du-29-03-2014.html>

CRITIQUES INTERNET

http://www.concertonet.com/scripts/review.php?ID_review=9729

<http://www.anaclase.com/chroniques/luisa-miller-0>

<http://www.opera-online.com/columns/manu34000/luisa-miller-a-lopera-de-lausanne>

<http://www.gbopera.it/2014/04/luisa-miller-allopera-de-lausanne/>

PRESSE INTERNATIONALE

DAS OPERNGLAS – mai 2014



LAUSANNE Luisa Miller

21. März

Kabale und Liebe am Genfer See: Verdis Adaption des Schiller'schen Dramas wurde im März an der Oper Lausanne von **Giancarlo del Monaco** neu in Szene gesetzt. Im schlichten Bühnenbild von **William Orlandi** erzählt der Regisseur die Geschichte dezent und schnörkellos. Als Symbol der in den Augen des Grafen Walter nicht standesgemäßen Liebe seines Sohnes Rodolfo zum Bauernmädchen Luisa dient der Neuproduktion die zu Porzellan erstarrten höfischen Figuren als in ihrem Prunk und selbstgesetzten Banden gefangenen Abbilder der handelnden Protagonisten. Zu Beginn wandert dieses leblose Porzellanabbild an der Bühnenhinterwand empor und bleibt

schließlich auf dem Kopf stehen. Alsbald wandern unten Chöre und Menschen als Totengräber über die Bühne; als Ausgangspunkt ist Luisa Miller schon am Anfang die bereits Verstorbene und Betrauerte. **Lana Kos** gibt die titelgebende Hauptfigur mit einem wissenden Tiefgang, der ihrem jugendlichen Erscheinungsbild so gar nicht zu entsprechen scheint. Überhaupt verfügt die junge Kroatian, die bereits 2011 in Verona als Violetta in »La Traviata« debütiert hat, über einen ausgereiften, facettenreichen und nuanciert-vielschichtigen Sopran, der sich mit seinem vollen Timbre fast schon bedingungslos für weitere, größere Rollen empfahl. Ein beeindruckendes Debüt an der Oper Lausanne.

In den weiteren Partien wies der Besetzungszettel Außergewöhnliches auf: **Luca Salsi** – bei den diesjährigen Opernfestspielen in Verona mehrfach vertreten – bot

*Lana Kos (Luisa Miller),
Luca Salsi (Miller)*

als Luisas Vater Miller eine mitreißende Rolleninterpretation mit voll strömendem Bariton und kernig-schmelzendem Timbre sowie einer auratischen, raumfüllenden Ausdruckskraft, die sich mit immer präzise getroffenen Tönen gepaart zu einer packenden Charakterstudie entwickelte. **Giuseppe Gipaldi** als Rodolfo konnte dagegen nicht auf ganzer Linie überzeugen, steigerte sich aber dennoch im Verlauf zu einer anrührenden Darbietung des feinfühligsten Liebhabers mit differenzierter und aufblühender Stimmführung, die gleichwohl durch eine etwas nasale Intonation in gewissen Grenzen verhaftet blieb. Der Bass von **Giovanni Furlanetto** in der Rolle des Grafen Walter zeigte sich standfest, aber nicht immer auf Linie. Der Russe **Daniel Golossov** als Intrigant Wurm überzeugte sowohl in schauspielerischer wie auch in gesanglicher Hinsicht: Sein sicher geführter, schlanker Bass verfügt über einen sehr natürlichen Sitz der Stimme, die sich offensichtlich in den höheren Lagen heimischer fühlt als in der nicht ganz so rabenschwarzen Tiefe. Die vom Vater für Rodolfo vorgesehene Gräfin Federica in Person von **Marie Karall** stand für genau jene porzellanhafte und in ihrer Wahrnehmung begrenzte, leblose Aristokratin: In diesem Sinne gestaltete die Elsässerin ihre vorbestimmte Rolle als eine in engen Grenzen verharrende Gräfin – mit gleichsam vollem und wohl timbriertem Mezzo. In der Nebenrolle der Laura stach **Céline Mellon** mit einem glockigen Sopran heraus, der sich mit einer betörend klaren Intonation und raumfüllender Kraft für größere Partien empfahl. Der in schwarz-zyklindriger Trauerkleidung gewandete Chor in der Einstudierung von **Salvo Sgrò** bestach durch seine kompakte Einheit, die allerdings nicht durchgehend in präziser Abstimmung mit dem Graben einherging. **Roberto Rizzi Brignoli** führte das Kammerorchester Lausanne zwar mit italienischer Agilität und Verve durch die Partitur, offenbarte aber bei einigen Passagen einen zu unbedarften Umgang mit den Differenziertheiten der Verdi'schen Partitur, was in einige unpräzise gespielte Passagen mündete. Nichtsdestotrotz verstand es der Dirigent, durch einen direkten Zugriff und dynamische Tempi die eingängigen Melodien und Rhythmen emphatisch zu vermitteln. Die mit der Opera Australia koproduzierte Neuinszenierung wurde am Ende vom schweizerischen Publikum einhellig gebührend.

S. Barnstorf

Un mystérieux groupe de statues blanches, sur le sol luisant d'un plateau noir : couple avec enfants, que sépare une cheminée couronnée du buste de Verdi. Sur l'Ouverture, l'ensemble monumental glisse doucement vers l'arrière sur les rails de l'unique dispositif scénique, pour s'élever de façon spectaculaire jusqu'aux cintres, puis revenir vers l'avant, en faisant plafond.

Simultanément, un chœur vêtu de noir, portant des cierges allumés, défile à l'avant-scène, à partir des coulisses, pour se regrouper à l'arrière, dévoilant, au sol, le corps de Luisa, couché au milieu des fleurs. Sur les premiers mots des villageois, évoquant la résurrection du printemps, l'héroïne se relève en effet, pour entamer son parcours fatal. Celui-ci se conclura par la lente redescente du groupe funéraire – inspiré de la statuaire très réaliste du fameux cimetière de Staglieno, à Gênes –, le couple expirant à l'avant-scène.

Cet étonnant début place la nouvelle *Luisa Miller* de l'Opéra de Lausanne (en coproduction avec Opera Australia) sous le signe d'un tragique implacable, scellé dans le rituel de la cérémonie funèbre. De fait, les choristes reviendront périodiquement, semblablement vêtus, dans leur rôle d'officiants. Entre ces deux moments extrêmes, hélas, il n'y a pas grand-chose à voir. Le décor ne varie que par une légère modification des niveaux de plateau, encadrés par l'armature rigide du système à glissière – le groupe sculptural continuant de pendre de façon inquiétante, la tête en bas, au-dessus des acteurs. Le reste est confié au jeu d'une dizaine de chaises que des figurants replacent au gré des scènes, pendant de brefs noirs.

Dans ce cadre finalement très contraignant, Giancarlo del Monaco assure une direction d'acteurs minimum, suivant à sa surface la lettre du livret. L'œil n'est jamais blessé, mais il n'y a pas non

LAUSANNE

LUISA MILLER

Verdi

Giovanni Furlanetto (Il Conte di Walter)

Giuseppe Gipali (Rodolfo)

Marie Karall (Federica)

Daniel Golossov (Wherm)

Luca Salsi (Miller)

Lana Kos (Luisa)

Céline Mellon (Laura)

Nicolas Wildi (Un contadino)

Roberto Rizzi Brignoli (dm)

Giancarlo del Monaco (ms)

William Orlandi (dc)

Vinicio Cheli (l)

Opéra, 26 mars



Lana Kos dans Luisa Miller.

PHOTO: VANAPPEL/GRIP

**LA PARTIE MUSICALE,
DE HAUT NIVEAU,
RÉTABLIT UNE
COHERENCE.**

plus de regard neuf sur un opéra à bien des égards problématique, pourtant attachant par ses déséquilibres mêmes.

La partie musicale, de haut niveau, rétablit une cohérence, en choisissant l'avenir plutôt que le passé belcantiste de ce Verdi de transition. C'est le fait d'abord de Lana Kos, remplaçant Alexia Voulgaridou dans le rôle-titre. Très séduisante en scène, la jeune Croate, qui affiche Violetta mais aussi Mimi et Manon Lescaut à son répertoire, ne brille pas spécialement au I, où trilles et piqués-liés restent survolés. Mais elle trouve son plein épanouissement dans le *slancio* du III, où les aigus perdent de leur dureté, tout en gardant une belle puissance.

Le contraste est marqué avec le Rodolfo de Giuseppe Gipali, au mieux de la vocalité du rôle par l'émission haute, le timbre clair, le *legato*, la parfaite aisance dans le plus tendu de la tessiture. Physiquement un peu âgé pour le personnage, l'acteur est malheureusement très pâle, au-delà de quelques gestes convenus.

Avec des moyens insuffisamment contrôlés, Luca Salsi écrase ses adversaires masculins au I, dès un «*Sacra la scelta*» poussé à l'adresse de la salle, et en

figure de vieux soldat bougon tracée à trop larges traits, brandissant à la première occasion le bâton dont il ne se départit pas. La fin du III le voit enfin condescendre au *mezzo forte* et aux *piani*, pour un duo Miller/Luisa où percerait presque l'émotion véritable, le plus souvent absente.

Giovanni Furlanetto et Daniel Golossov, en stricts doubles revêtus du même habit noir, se tiennent dans un entre-deux de bonne venue : le premier avec un Walter du relief attendu, le second en Wurm méphistophélique à souhait, l'un et l'autre sans excès d'éclat non plus, mais avec intelligence. À côté d'une Laura encore bien timide, Marie Karall impose, au contraire, une Federica d'ampleur et aux beaux graves requis.

Avec un bon Chœur de l'Opéra, et galvanisant un Orchestre de Chambre de Lausanne aux brillants solistes, Roberto Rizzi Brignoli va d'emblée dans le sens du Verdi à venir, et de son héroïne, dès une Ouverture puissamment dramatique. La tension ne baissera plus, achevant d'apporter ce qui manque un peu trop au spectacle, figé dans sa lecture convenue et son esthétisme glacé.

François Lehel

performances—and even if the Ponchielli slightly stretches the usual definitions of bel canto—this well-cast trio made an attractive package.

Each of the works was given three times, and the final performance of *Poljuto* (April 21) blazed compellingly. Donizetti's opera about the martyrdom of a Christian saint has its own distinct *triumph*—just as much as any Verdi opera does—and here the conductor Sergio Alapont displayed a keen feeling for it as he launched the overture, whose opening *largo* is dominated by a long passage for four bassoons, immediately establishing an atmosphere of solemnity. Using the William Ashbrook-Roger Parker critical edition, Alapont shaped a sensitive performance and proved himself a natural Donizettian for the way in which he mixed theatricality and pathos. Indeed, his way with singers suggests that he is a very natural opera conductor generally, and his burgeoning career sees a return to Wexford this autumn; perhaps Lisbon should invite him back for *Dom Sébastien*, the Donizetti *grand opéra* that tells of how King Philip of Spain's nephew, Sebastião, crippled the proud Portugal with his disastrous crusade against Morocco.

Poljuto (together with its French revision as *Les Martyrs*) occupies an important place in Donizetti's output, but it is rarely done, so next summer's production at Glyndebourne is an exciting prospect (as is this autumn's Opera Rara performance of *Les Martyrs*). Verdi must have loved the work, to judge not least by his indebtedness in the Triumphal Scene of *Aida* to the chorus 'Celeste un'aura pel tempio move!', which opens the scene set in the Temple of Jupiter. The São Carlos's chorus, which proved itself flexible throughout the evening, sounded imposing here.

In the title role, Sergio Escobar sang with a tenor of thrilling heft and a ringing top, with baritone colouring lower down—a Domingo-like quality, perhaps, that emerged especially in the Act 2 double aria 'Fu macchiato l'onor mio', exciting for the ease with which he sang it. As Poljuto's wife Paolina, who finally joins him in martyrdom, Carmen Romeu also displayed attractive layers of colour in her voice, floating a beautiful line in her *aria di soritta* (whose clavier obligato was exquisitely played) and later singing with coloratura attack. The baritone Javier Franco sang elegantly as Severo (whose arrival causes consternation in Paolina, previously betrothed to him until she chose to believe false rumours of his death in battle), though he would have been more commanding with slightly less swallowed tone. Luis Rodrigues used his beefy bass to strong effect as the high priest Callistene, the tenor Marco Alves dos Santos was stylish as the Christian leader Nearco, and the smaller roles were well enough filled to justify overall the bel canto billing.

JOHN ALLISON

Spain Madrid

Krzysztof Warlikowski must be the most repetitive of the current *enfant terrible*s in opera staging. His creations are plagued by moving platforms, tubular lighting, crowds going to and fro, women's satin slips, an obsession with his characters collapsing beside wash basins, and a good dose of necrophilia. These elements were present in his new production of *Alceste* at the TEATRO REAL. Novelty for Gluck's opera were the video projections and a flamenco dancer (a nod to Spain?), which were more pointless than irritating.

Musically, the conductor Ivor Bolton's wonderful energy and expressive hands propelled the opera forward incisively. His was a dynamic rather than a delicate or solemn reading. Yet a disappointment was the lack of co-ordination between the pit

and the chorus, particularly at the beginning of the second act. However, the main problems on March 12 were the miscasting, the generally tired voices, and a production that seriously limited its singers. The excellent soprano and powerful actress Angela Denoke as Alceste, but she had erred in taking on a role in which she was not at all comfortable with the high notes. Showing her as Lady Di at the beginning and as a senile old woman in a wheelchair at the end did nothing to enhance the story. Paul Groves, with his long experience in the role of Admète, was not vocally at ease either, and seemed plagued by fatigue. Willard White was the High Priest and Thanatos, and his usually authoritative bass seemed quite diminished throughout. Thomas Oliemans was a forceful Hercules, dressed as a comic fencing teacher, and offering the best singing of the evening. The silent members of the cast did well. Alceste's children were Celine Peña and David Moreno, who moved nimbly as excellent little fencers, and the various actors in the lengthy morgue scene were convincing.

Just to keep Gluck in second place, Warlikowski ignored the joyful finale and extended the work with a *divertissement* by the composer, which led to a dismal conclusion. Overall, this staging could not have been further from what Gluck wrote about in his famous prologue to *Alceste*: 'Simplicity, truth and naturalness are the great principles of beauty in all artistic manifestations'.

VICTORIA STAPELLS



Angela Denoke as Alceste in Madrid, with Paul Groves as Admète

Switzerland

Lausanne

Directed by Giancarlo Del Monaco in a co-production with Opera Australia, OPERA DE LAUSANNE's new *Luisa Miller* (March 21) was set in the 1920s—top hat, white tie and tails were the favoured dress at the court of Count Walter. While not adding much to the opera, this timeshift at least bypassed picturesque Tyroleans and did not go against the text. The characters were depicted pretty much as archetypes. This lack of sophistication extended to some exaggerated use of gesture, but there was no lack of narrative clarity, even for the many audience members seeing the opera for the first time. The goodies (Luisa, Laura) were dressed in white, the baddies (the chain-smoking Walter and his potentially moustache-twirling henchman Wurm) wore black, and Miller and Rodolfo were in varying shades of grey. The only decor was a Biedermeier group of marble statues, reminiscent of Canova, which, rather strangely, rose above the stage during the overture

and remained suspended (upside down) until it came back down to earth in the final scene. The resulting void on the stage did nothing to help the voices project into the auditorium.

This was not an issue for Luca Salsi, a baritone in the grand Verdian tradition and a magnificent Miller, nor for Lana Kos, a moving Luisa with a clear and expressive voice that seized up a little when the going got high or fast. Also outstanding were the sonorous Wurm of Daniel Colossov, the luminous Laura of Céline Mellon, and the Federica of the French mezzo Maria Karall, full and rounded of timbre. The Wallers, father and son, made less of an impact: Giovanni Furlanetto's Count was elegant but lacked projection, and Giuseppe Gipali was short on charisma as Rodolfo, and looked as old as his father; if Gipali's timbre has no special brilliance, his technique is solid and his intonation impeccable. Roberto Rizzi Brignoli's conducting of the excellent Lausanne Chamber Orchestra was rich in detail and colour.

NICOLAS BLANMONT

Zurich

The experience of assisting Filippo Sanjust on a 1976 Spoleto production of *The Queen of Spades* (with Magda Olivero as the Countess) was what launched Robert Carsen on a life in opera. As he has explained, ever since then he has dreamed of creating his own staging of the piece, which he sees as the ultimate encounter between Eros and Thanatos. When Andreas Homoki invited him to opera Zurich, his choice fell immediately on Tchaikovsky's opera, and in the event it brought him a resounding success (April 11).

Carsen's concept was straightforward, lucid and highly effective. Brought forward to the mid 20th century, the opera was set in an affluent milieu, with everyone in elegant evening wear (costumes were by Brigitte Reiffenstuel) except for Herman, an ill-shaven outsider, buttoned up in his refugee's coat. The action was seen from his point of view as

■ Doris Soffel as Tchaikovsky's Countess in Zurich



872

Opera, July 2014



Buxton Festival

11-27 JULY 2014

buxtonfestival.co.uk
Box Office: 0845 127 2190

A returning son....

THE JACOBIN
DVOŘÁK

12, 15, 18, 24, 27* JULY

A lover lost....

ORFEO ED EURIDICE
GLUCK

13*, 16, 19, 22, 25 JULY

Destroyed by jealousy...

OTELLO
A Concert Performance
ROSSINI

17, 20*, 26 JULY

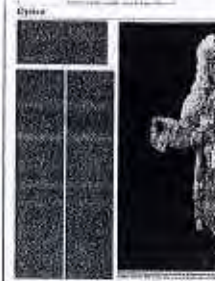
*Matinée performances:

From London and back in a day
by train. Coach connection from
Macclesfield station.



PRESSE ÉCRITE

Gesamt/Supplément Tabloid

Tamedia Publications Romandes
1001 Lausanne
021/349 44 44Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 71'957
Parution: irrégulièreN° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 4
Surface: 110'376 mm²

Mais aussi Varney



Les mousquetaires au couvent (di 22 décembre 2013 à 17 h; me 25 à 17 h; ve 27 à 20 h, di 29 à 15 h et ma 31 à 19 h). Cette opérette de Louis Varney (1844-1908) a connu un triomphe mondial à sa création en 1880, dans la veine guillerette et irrévérencieuse des succès d'Offenbach. Située sous Louis XIII, l'intrigue narre les aventures du mousquetaire Gontran et de son ami Brissac. Ils pénètrent déguisés en religieux dans un couvent des Ursulines grâce à la complicité de l'abbé Bridaine. Gontran réussira à en faire sortir sa bien-aimée Marie, et, au passage, à déjouer un complot contre Richelieu. Créateur des *Deschiens*, **Jérôme Deschamps** (photo), actuel directeur de l'Opéra-comique, remonte cette comédie burlesque. **M. Ch.**

Verdi



Luisa Miller (ve 21 mars 2014 à 20 h; di 23 à 17 h; me 26 à 19 h; ve 28 à 20 h et di 30 à 15 h). Entre tendresse et âpreté, *Luisa Miller* est une œuvre charnière dans l'évolution artistique de Giuseppe Verdi, où s'exerce l'oppression des puissants contre la pureté des amours humbles. Un

thème qui semble éternel, tiré d'un drame très «Sturm und Drang» de Friedrich Schiller, et exacerbé ici par le génial compositeur. En vedette dans cette nouvelle mise en scène par Giancarlo del Monaco, la soprano grecque **Alexia Voulgaridou** (photo), déjà admirée dans *Tosca* à Lausanne la saison passée, qui s'empare du rôle-titre. Son chant tendre et sincère saura séduire le vaillant Rodolfo du grand ténor verdien Giuseppe Gipali, pour une courte idylle scellée dans la mort. **T. Ra.**

Monteverdi



L'Orfeo (di 27 octobre 2013 à 17 h). Souvent considéré comme le premier opéra de l'histoire en 1607, le chef-d'œuvre du compositeur italien Claudio Monteverdi sera donné en version concertante proposé dans le cadre du Festival Bach de Lausanne. *L'Orfeo* marque de son empreinte l'histoire de la musique, plongeant ses racines dans le madrigal de la Renaissance pour poser les jalons d'une nouvelle rhétorique sonore, celle du baroque à naître. C'est l'ensemble Elyma de **Gabriel Garrido** (photo) qui accompagnera le trajet aux enfers d'Orphée, avec Holger Falk et Maria Cristina Kiehr en tête de distribution. Une partition pleine de richesses, où l'attention portée au texte fait la puissance expressive de cet hymne à la musique d'un artiste exceptionnel. **T. Ra.**

Rossini



Le barbier de Séville (di 27 avril 2014 à 17 h; me 30 à 19 h; ve 2 mai à 20 h; di 4 à 15 h et me 7 à 19 h). Le désastre de la première ne laissait pas préjuger du succès de la deuxième représentation! Les huées du fiasco de la création retombées, Gioacchino Rossini fut ensuite chaleureusement acclamé pour son opéra-bouffe tiré d'une pièce de Beaumarchais où les valets s'opposent aux maîtres et semblent faire vaciller tout un monde. Pour la reprise de cette production maison, les choix scéniques d'Adriano Sinivia, déjà applaudis à la salle Métropole en 2009, viendront encadrer les aventures de Rosina et Figaro. La belle pupille sera incarnée par **Anna Lisa Stroppa** (photo) alors que le barbier hédoniste sera campé par Giorgio Caoduro. **T. Ra.**

Offenbach



Le voyage dans la lune (ve 17 janvier 2014 à 20 h et di 19 à 17 h). Surfant sur le succès de Jules Verne qui avait adapté pour le théâtre son roman *Le tour du monde en 80 jours*, Jacques Offenbach et ses librettistes produisent un *Voyage dans la lune* en 1875. Dix ans après la parution du célèbre *De la terre à*



Luxes par Bilan
1204 Genève
022/ 322 36 36
www.bilan.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 13'767
Parution: 4x/année

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 23
Surface: 7'250 mm²

LAUSANNE

OPÉRA DE LAUSANNE

C'est peut-être le plus petit des grands opéras mais, en cette année Verdi, c'est aussi le plus culotté. Avec «Luisa Miller» de Verdi, l'Opéra de Lausanne mise dans son programme 2013-2014 sur l'une des œuvres les plus précoces du compositeur italien. L'œuvre reste de nos jours une des plus sous-estimées, raison de plus de la voir mise en scène dans un opéra entièrement remis à neuf.

Avenue du Théâtre 12, 021 315 40 40, www.opera-lausanne.ch





Finanz und Wirtschaft
8021 Zürich
044/ 298 35 35
www.fuw.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 57'000
Parution: 4x/année

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 27
Surface: 7'600 mm²

LAUSANNE

OPÉRA DE LAUSANNE

Es mag zwar das kleinste unter den grossen Häusern sein, aber es ist im Verdi-Jahr das mutigste. Die Opéra de Lausanne wagt mit «Luisa Miller» eine der frühesten Opern des italienischen Komponisten auf den Spielplan der Saison 2013/14 zu setzen. Das Werk ist eines der bis heute am meisten unterschätzten – ein Grund mehr einen Aufführung im komplett renovierten Haus zu besuchen.

Avenue du Théâtre 12, 021 315 40 40, www.opera-lausanne.ch





entretien avec giancarlo del monaco

Luisa Miller

Fils du ténor de légende Mario del Monaco, Giancarlo del Monaco est un metteur en scène d'opéra célébré par toute la planète lyrique. Il conçoit la nouvelle production de *Luisa Miller* présentée au mois de mars à l'Opéra de Lausanne.

Vous avez déjà travaillé en Suisse, à Lausanne et Genève, il me semble...

Effectivement. J'ai en particulier réalisé *Don Giovanni* pour le festival d'été dans le théâtre romain d'Avenches ; pour le Grand Théâtre de Genève, *Médée* de Chérubini il y a certain temps, et aussi le *Freischütz*, le *Comte Ory* ; et pour Lausanne, *Otello*, en coproduction avec le festival Rossini de Pesaro, avant cette *Luisa Miller*, coproduite avec Palerme et Sydney.

Justement, parlez-nous de Luisa Miller. Quelles sont les grandes lignes de votre mise en scène ?

Luisa Miller est un drame bourgeois. Comme *Traviata*, du même Verdi, mais différemment. Le principe qui les gouverne est identique : le bonheur est impossible en ce monde. On retrouve ce thème dans beaucoup de drames verdiens : *Rigoletto*, *Aïda*, *La Forza del destino*. Mais on le retrouverait tout autant chez Wagner, dans *Tristan* par exemple.

Et comment traduisez-vous cela ?

Nous avons un décor unique, mais assez complexe. Le sol est planté d'un tapis vert, qui devient un sol de marbre en fonction des lieux : la campagne, le château, la maison de Luisa. En partie haute est figurée une espèce de grand salon, comme une épée de Damoclès, avec des statues inversées, où se présente la famille bourgeoise : le père, la mère, le fils, l'amant, le salopard etc. C'est un peu à l'image d'un cimetière, comme celui de Gênes parsemé de statues monumentales. Au final, moment de la mort, ce

cimetière bouge vers l'arrière et prend possession du sol. Symbole des conséquences désastreuses des valeurs bourgeoises !

Y voyez-vous un message social ?

Comme *Traviata*, *Luisa Miller* dénonce l'hypocrisie des conventions bourgeoises. C'est ce que je tente de traduire. Sachant que l'Opéra de Lausanne n'est pas démesuré et que la proximité des spectateurs autorise ce genre d'approche symbolique.

Votre mise en scène se situe-t-elle à l'époque voulue par le livret, ou transposez-vous à l'époque actuelle ?

J'en ai assez des transpositions à notre époque ! C'est devenu une manie envahissante sur toutes les scènes. Il est finalement beaucoup plus rare de s'en tenir à l'époque voulue par le livret. Ce que je tente pour ma part, et en particulier ici. C'est aussi peut-être plus exigeant, voire difficile... Étant donnée ma conception, que je vous ai exposée, les personnages seront habillés de fracs noirs, comme un chœur funèbre. Une mise en scène en noir et blanc. La vie bourgeoise n'est pas colorée du tout !

Avez-vous déjà des contacts avec les interprètes, les chanteurs, le chef d'orchestre ?

Je connais bien le chef d'orchestre, Roberto Rizzi Brignoli, ainsi que le directeur de la maison, Éric Vigié, qui fut d'ailleurs mon assistant du temps où j'étais à la tête de l'Opéra de Nice. Donc, tout devrait aller au mieux.

Et vos autres projets ?

J'ai beaucoup de projets en Chine, à Pékin, jusqu'à 2016. Depuis trois ans, j'y fais deux productions par an : *Tosca*, *le Vaisseau fantôme*, *Lohengrin*, cette année *Otello* de Verdi, suivi de *l'Italienne à Alger* en novembre, puis un opéra chinois, une première mondiale. Mais entre-temps, il y aura aussi Sydney, Palerme, Florence, la Bastille, où l'on reprend ma production d'*André Chénier*. Je ne suis pas fixé sur un pays en particulier, en dépit de mes origines italiennes. Je me projette d'une certaine façon dans le monde entier. Je vis dans ma maison d'Ibiza, dans les Baléares, au bord de la mer, où je médite et conçois mon travail. Et je fais souvent des petits allers-retours à Madrid, où résident mes enfants. Je parle cinq langues et suis très international !

Et vous êtes à la tête d'une grande carrière internationale comme il en est peu...

En 2015, ce sera les cinquante ans de ma carrière ! Ce sera aussi le centenaire de mon père, le ténor que vous connaissez. Une sorte de bilan pour moi, par rapport à ma passion lyrique et ma vie.

Propos recueillis par Pierre-René Serna

A l'Opéra de Lausanne, vendredi 21 mars 2014, 20h / dimanche 23 mars 2014, 17h / mercredi 26 mars 2014, 19h / vendredi 28 mars 2014, 20h / dimanche 30 mars 2014, 15h : *Luisa Miller* de Verdi

Billetterie : en ligne sur le site de l'opéra, ou par téléphone + 41 21 315 40 20 du lundi au vendredi de 12h à 18h.

Date: 02.10.2013

scènes
magazine



Scènes Magazine
1211 Genève 4
022/ 346 96 43
www.scenesmagazine.com

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 5'000
Parution: 10x/année

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 38
Surface: 34'578 mm²



Giancarlo del Monaco

ARGUS 
MEDIENBEOBACHTUNG

Observation des médias
Analyse des médias
Gestion de l'information
Services linguistiques

ARGUS der Presse AG
Rüdigerstrasse 15, case postale, 8027 Zurich
Tél. 044 388 82 00, Fax 044 388 82 01
www.argus.ch

Réf. Argus: 51381406
Coupure Page: 2/2
Rapport page: 49/60



Gesamt/Supplément Tabloid

Tamedia Publications Romandes
1001 Lausanne
021/ 349 44 44

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 68'464
Parution: irrégulière

N° de thème: 833,8
N° d'abonnement: 833008
Page: 2
Surface: 106'003 mm²

Opéra

Giancarlo del Monaco rencontre *Luisa Miller* pour la première fois



Les maquettes
des costumes
(dont celui de
Luisa, à gauche),
imaginés par
William Orlandi.
W.ORLANDI



Le metteur en scène italien arrive de Chine et s'attaque à un ouvrage exigeant de Verdi

En 2015, le metteur en scène Giancarlo del Monaco célébrera ses 50 ans de carrière. Il faut dire que le Transalpin, qui fêtera ses 70 ans en décembre, est tombé très tôt dans la marmite lyrique: son père n'est autre que le légendaire ténor Mario del Monaco. Depuis *Samson et Dalila* en 1965 à Syracuse - son premier opéra - Giancarlo del Monaco a signé plus d'une centaine de spectacles dans le monde entier.



«Luisa Miller recèle de très belles pages», souligne le metteur en scène Giancarlo del Monaco.

Fin 2013, il était à Pékin pour monter *L'italiana in Algeri*, histoire de fêter comme il se doit le 200^e anniversaire du chef-d'œuvre de Rossini, créé à Venise en 1813. «Pékin abrite le plus grand centre culturel du monde, le National Centre for the Performing Arts, avec près de 1000 levers de rideau par an, raconte-t-il, enthousiaste. J'y ai déjà mis en scène plusieurs opéras mais je suis très impatient de présenter bientôt une œuvre chinoise puis *La veuve joyeuse*, chantée en anglais et avec des dialogues en mandarin! Le public est très jeune et très curieux.»

L'année qui vient de s'achever a été marquée par le bicentenaire de la naissance de deux géants de l'opéra, Verdi et Wagner. Au final, Giancarlo del Monaco est plutôt réservé: «Pour ce qui est de Verdi, 2013 a très sûrement permis de découvrir ses ouvrages les moins connus. Pour le reste, Verdi, comme d'ailleurs Wagner, est un génie universel. Pour tout metteur en scène, le défi consiste à rendre ses œuvres actuelles, mais sans exagération.»

Curieusement cependant, au cours de sa longue carrière, Giancarlo del Monaco n'a encore jamais abordé *Luisa Miller*, l'opéra de Giuseppe Verdi qu'il mettra en scène à Lausanne en mars. «Je remercie Eric Vigié, que je connais depuis toute une vie, de m'avoir offert cette opportunité. On m'avait déjà proposé

le titre en Allemagne, mais le projet n'a jamais vu le jour. Il faut avoir une certaine expérience pour s'attaquer à cet ouvrage, alors que *Rigoletto*, par exemple, est plus facile d'accès pour un jeune metteur en scène.» Créé en 1849 au San Carlo de Naples, *Luisa Miller* est le quatorzième opéra de Verdi. «C'est une œuvre de transition, composée juste avant la trilogie populaire (*Rigoletto*, *Il Trovatore*, *La Traviata*), une partition clé sur la voie du drame bourgeois, qui annonce *La Traviata*. Même si elle est moins populaire qu'*Aida* ou *Il Trovatore*, *Luisa Miller* recèle de très belles pages, tant musicales que dramaturgiques.»

Travail à l'instinct

Basée sur un drame de Friedrich von Schiller, l'œuvre contient une

thématique chère à Verdi, «comme d'ailleurs à Wagner, souligne Giancarlo del Monaco: l'impossibilité du bonheur sur terre. *Luisa Miller* dépeint le désir profond de bonheur des personnages, issus de la bourgeoisie, désir qui se révèle uné chimère. En ce sens, l'ouvrage est une critique féroce de la bourgeoisie.» Pour s'attaquer à un opéra, il applique «la méthode del Monaco»: «La fantaisie italienne alliée à l'organisation allemande!» souligne le metteur en scène, qui a beaucoup travaillé en Allemagne, et où il a dirigé plusieurs théâtres. «Lorsque j'arrive quelque part pour la première répétition, j'ai l'habitude de discuter avec toute l'équipe avant d'entrer véritablement dans l'histoire que je dois raconter. Je travaille essentiellement à l'instinct et à l'inspiration.»

L'environnement s'articule autour d'une idée forte: «Le spectacle sera intemporel. Le point de départ est constitué par une tombe ornée d'une sculpture, qui raconte l'histoire d'une famille virant au drame. Je me suis inspiré du magnifique cimetière de Staglieno à Gênes (ndlr: l'équivalent italien du Père-Lachaise à Paris), où chaque sépulture est le témoin de toute une vie, heureuse ou malheureuse.»

Claudio Poloni

Luisa Miller, de Giuseppe Verdi

● **Mars**: ve 21 (20 h), di 23 (17 h), me 26 (19 h), ve 28 (20 h), di 30 (15 h)

● **Nouvelle production**, en coprod. avec l'Opéra de Palerme et Opera Australia ● **Midi-récital**: ma 25 (12 h 15) ● Avec le soutien de La Vaudoise Assurances

Date: 25.01.2014

(24) heures



Gesamt/Supplément Tabloid

Tamedia Publications Romandes
1001 Lausanne
021/ 349 44 44

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 68'464
Parution: irrégulière

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 2
Surface: 106'003 mm²



Verdi peint par Giovanni Boldini en 1886. Le compositeur avait alors 73 ans. L'opéra *Luisa Miller* avait été créé 37 ans plus tôt à Naples. DR



Gesamt/Supplément Tabloid

Tamedia Publications Romandes
1001 Lausanne
021/ 349 44 44Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 68'464
Parution: irrégulièreN° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 2
Surface: 106'003 mm²

Le tournant d'une carrière

● **Eclairage** Ce n'est pas un hasard si *Luisa Miller* a vu le jour à Naples, le 8 décembre 1849. Après la création d'*Alzira* deux ans plus tôt, le Teatro San Carlo décide de passer commande d'un nouvel opéra à Verdi. Une première partition subit les foudres de la censure. Le compositeur retient alors *Kabale und Liebe (Intrigue et amour)* de Schiller, qu'il vient de lire. Il quitte Paris pour s'installer chez lui, à Busseto, où il termine l'ouvrage en à peine six semaines, avant de descendre à Naples. Pendant son travail, Verdi voit s'effondrer les espoirs d'une Italie républicaine et unie. La première de *Luisa Miller* est un succès. Dans les années qui suivent l'ouvrage est présenté dans le monde entier, sans jamais cependant parvenir à se hisser parmi les titres les plus populaires du compositeur. L'œuvre marque un tournant dans la production verdienne: le maestro se détourne du grand opéra épique des débuts (*Nabucco*) pour dépeindre désormais des drames intimes. *Luisa Miller* préfigure la trilogie populaire (*Rigoletto, La Traviata* et *Il Trovatore*).



Après Lausanne, Luisa ira à Palerme et en Australie

● **Eclairage** Cette année, tous les spectacles de l'Opéra de Lausanne sont inédits. A part certains éléments de décor ou les costumes, ils sont créés à Lausanne, et toutes les répétitions ont lieu sur place. Mais que deviennent-ils une fois le rideau tombé après les cinq ou six représentations habituelles? Rien ne se perd. Les décors, les costumes et la mise en scène de *Lakmé* et des *Mousquetaires au couvent* iront à l'Opéra-Comique de Paris tandis que *Luisa Miller* se rendra à Palerme puis à Sydney. Une véritable première.

A l'exception d'*Hänsel & Gretel*, les productions de cette saison sont des coproductions avec d'autres opéras. Une pratique de plus en plus courante et qui n'apporterait que des avantages. «Contrairement à une tournée où les chanteurs font partie du voyage, une coproduction ne partage que la mise en scène, les décors et les costumes, explique Eric Vigié, le directeur de l'Opéra. Cela permet à chaque institution de choisir les chanteurs selon ses propres exigences de qualité.»

Cette pratique a débuté véritablement depuis les années 2000. «La coproduction n'apporte en général que des avantages, poursuit Eric Vigié. Le principal est d'ordre financier. Une bonne production lyrique coûte environ 250 000 francs.» Avec un coproducteur, les frais sont divisés en deux: «En économisant 500 000 francs sur cinq

productions annuelles, on peut se permettre d'inviter un ténor ou une soprano plus prestigieux et relever le niveau artistique.

C'est aussi une excellente carte de visite au niveau international. «Les agrandissements et les rénovations de la scène de l'Opéra de Lausanne autorisent désormais des partenariats avec des centres plus importants. «Nous jouons dans la cour des grands, se réjouit le directeur. Nous n'aurions pas pu intéresser Opera Australia auparavant.» Cette collaboration avec la grande maison australienne, qui anime les scènes de Sydney, de Melbourne et des tournées dans tout le pays, ne doit rien au hasard. «Beaucoup de théâtres sont intéressés



Le directeur Eric Vigié coproduit *Luisa Miller* avec des opéras étrangers

par les mises en scène de Giancarlo del Monaco. Il est bien connu en Asie, car il est invité deux fois par an à Pékin. Lorsque la production sera arrivée en Australie après l'escale à Palerme, Lyndon Terracini, le directeur d'Opera Australia, pourra peut-être la relouer à Singapour ou à Hong Kong.»

Etre copropriétaire permet aussi d'avoir un fonds de roulement: un spectacle peut être reprogrammé

après quelques années et continuer sa vie à l'étranger sous forme de location. «Notre *Rigoletto* de 2005 a déjà fait l'objet de quatre coproduc-

«Nous jouons dans la cour des grands. Nous n'aurions pas pu intéresser Opera Australia auparavant. Beaucoup de théâtres sont intéressés par les mises en scène de Giancarlo del Monaco.»

tions et il vient d'être encore représenté à Naples récemment, souligne Eric Vigié. Pour nous, une telle production est même bénéficiaire.»

Un autre avantage est lié au partage des compétences. Pour les deux collaborations avec l'Opéra-Comique, Paris a préparé les costumes alors que Lausanne, qui dispose d'un excellent atelier de décor, se chargeait de leur construction. Directeur de l'institution parisienne, Jérôme Deschamps, qui a mis en scène *Les mousquetaires au couvent* à Lausanne en décembre dernier, confirme avec éclat les propos de son homologue lausannois: «Des coproductions, j'en ai toujours fait. Pour séduire, il faut de l'ambition. Etre médiocre tout seul n'a pas de sens!» **Matthieu Chenal**



scènes de mars

Agenda romand

Luisa Miller de Verdi dans une nouvelle production à l'Opéra de Lausanne, **Tosca** de Puccini mis en scène par Robert Bouvier au Théâtre du Passage à Neuchâtel, création d'un opéra de Christian Henking au Théâtre de Bienne : trois spectacles qui témoignent de la vitalité de l'art lyrique en nos contrées. On y célèbre aussi en musique des anniversaires en ce mois de mars, celui des 80 ans de Michel Corboz à Lausanne, celui des 75 ans de Jost Meier à Bienne.

A Lausanne, Alexia Voulgaridou sera l'héroïne éponyme de l'opéra de Verdi mis en scène par Giancarlo del Monaco, du 21 au 30 mars. La direction musicale en est confiée à Roberto Rizzi Brignoli, l'OCL étant dans la fosse.

Le 21 mars, les Concerts de Montbenon fêtent Michel Corboz, invité à interpréter les *Motets à double chœur* de J.S.Bach en compagnie de son Ensemble Vocal de Lausanne.

L'Opéra de son côté offre une carte blanche au pianiste Cédric Pescia, qui sera sur la scène lausannoise le 9 mars, pour y jouer la *Sonate D.959* et, avec le baryton Sebastian Geyer, le cycle des 24 lieder de la *Winterreise* de Franz Schubert.

Les 3 et 4 mars à la Salle Métropole, Frank Peter Zimmermann sera à la fois chef et soliste du 7e concert d'abonnement de l'Orchestre de Chambre de Lausanne pour les *Concertos pour violon K. 207, K 216 et K.218* de Mozart. Au même endroit, pour les Concerts du Dimanche, le 9 mars, l'OCL jouera les deux *Konzertstücke pour clarinette et cor de basset* de Mendelssohn, ainsi que la *Symphonie en ré majeur* de Cherubini, sous la conduite de son principal chef invité Bertrand de Billy, et avec deux solistes sortis de ses rangs, Davide Bandieri et Curzio Petraglio.

Le 30, également au Métropole, ce sont les vocalistes et l'orchestre de la HEMU, avec à leur tête Benjamin Lévy, qui se produiront dans la merveilleuse fantaisie lyrique *L'enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel. A la Cathédrale le 28 - et à Yens-sur-Morges le 29 - place aux jeunes également, ceux des Chœurs des Gymnases lausannois et du Gymnase de Waiblingen, qui, avec l'Orchestre Romand des Jeunes professionnels,

vont donner *Ein Deutsches Requiem* de Johannes Brahms, sous la baguette d'Olivier Piguet,

A Gland, le 23, au Théâtre Grand-Champ, la Sinfonietta, conduite par James Lowe, jouera des pages de Mozart, Lutoslawski et Beethoven (*2e symphonie*) et accompagnera le violoncelliste Enrico Bronzi dans le *Concerto No1* de Saint-Saëns.

vont donner *Ein Deutsches Requiem* de Johannes Brahms, sous la baguette d'Olivier Piguet,

A Gland, le 23, au Théâtre Grand-Champ, la Sinfonietta, conduite par James Lowe, jouera des pages de Mozart, Lutoslawski et Beethoven (*2e symphonie*) et accompagnera le violoncelliste Enrico Bronzi dans le *Concerto No1* de Saint-Saëns.

A l'Octogone de Pully, le Quatuor Merel interprétera, le 11 mars à Pour l'Art, des quatuors de Mozart, de Schubert (*Rosamunde*), ainsi qu'avec la soprano Ruth Ziesak le *Quatuor No 2* de Schoenberg. A Lutry, le 23, les Concerts Bach reçoivent l'Orfeo Vokalensemble et Barokorchester de Salzbourg, conduits par Michi Gaigg, pour des *Cantates* du jeune J.S.Bach.

Au Théâtre de Vevey, le 18, le Quatuor Zehetmair sera l'hôte d'Arts et Lettres pour le *Quatuor No1*, dit « *Sonate à Kreutzer* » de Janacek, un quatuor du jeune Schubert, ainsi que celui de Debussy.

Le 2 mars à l'Eglise St-Paul, les Concerts de Villeneuve reçoivent le chœur lausannois de gospels One Step pour le dernier concert de la saison. Le 1er mars, au temple de Vers-l'Eglise, l'Ensemble Fiacorda, formation à géométrie variable fondée à Bâle par Robert Zimansky, ancien 1er violon solo de l'OSR, mettra un terme au Festival Musique et Neige des Diablerets.

Conclusion également des Classiques de Villars, à la Grande Salle le 2, avec des œuvres de Tchaïkovski – dont le poignant Trio en la mineur – et Arenski, interprétées par Valentina Igoshina au piano, Kirill Trousov au violon et Mark Drobinsky au violoncelle.

En Valais, le 1er mars à Crans, Boris Berezovsky au piano et Michael Guttman au violon, donneront un programme de musique française, avec des œuvres de Debussy, Fauré, Franck et Ravel. A l'Hôtel de Ville de Sierre, le 2, l'excellent Trio Wanderer se produira dans trois trios avec piano, de Beethoven, de Chostakovitch et de



opéra de lausanne : *luisa miller* de verdi

Une musique qui ouvre des fenêtres...

Au cours des douze mois passés où l'on a fêté le bicentenaire de la naissance du grand compositeur italien, les nouvelles productions d'*Aida*, de la *Traviata*, du *Bal masqué* ou même de *Falstaff* ont envahi les affiches des théâtres lyriques partout dans le monde. *Luisa Miller*, une œuvre pourtant créée en 1849 juste deux ans avant la première de *Rigoletto*, n'a par contre pas fait la une de l'actualité musicale. Seul l'opéra de Malmö, en 2012, s'est offert le luxe d'une nouvelle production particulièrement remarquable qui a d'ailleurs fait l'objet d'une parution en DVD.

On ne peut donc que féliciter les responsables de la programmation de l'Opéra lausannois pour leur courage en proposant une nouvelle réalisation d'un titre que beaucoup considéraient comme problématique. Non que la musique en soit de mauvaise qualité, mais la mise sur pied de ce spectacle place les responsables devant de nombreux problèmes épineux à résoudre, tant au plan théâtral que musical.

Avant le début de la première répétition, fixée au 17 février déjà, le chef d'orchestre Roberto Rizzi Brignoli a accepté le principe d'une interview téléphonique, tout en précisant qu'il était encore bien incapable de dire quoi que ce soit sur les bases dramatiques de cette production car beaucoup de décisions allaient se prendre seulement au moment où tous les responsables de la représentation seraient réunis...

Ma première question concerne la relative impopularité de ce titre verdien. Y a-t-il une explication musicale à cela ?



Roberto Rizzi Brignoli

Roberto Rizzi Brignoli : Je serai bien incapable de vous dire pourquoi cet ouvrage n'a pas la place qu'il mérite dans le cœur des admirateurs de Verdi. Les explications sont certainement multiples, mais on n'est sûr de rien lorsqu'on essaie de porter un jugement sur le degré d'acceptation d'une œuvre d'art par le public. Et puis, il y a des effets de modes: il fut un temps pas si lointain où *Don Carlo*, qui est pourtant un chef-d'œuvre absolu aussi écrit d'après une tragédie de Schiller, paraissait bien plus rarement qu'aujourd'hui sur les plateaux des maisons d'opéra du monde entier. Or en ce début de 21^e siècle, c'est peut-être le titre le plus aimé de toute la production du compositeur...

On dit que Verdi lui-même a eu quelques doutes quant à la viabilité de ce projet dramatique, comme en témoigne la correspondance assez tendue qu'il a échangée avec Salvatore Cammarano, son librettiste, au sujet de la distribution de son ouvrage.

Oui, Verdi aurait voulu étoffer les rôles de Wurm et de Frederica car il craignait que l'intrigue ne paraisse trop mélodramatique si le librettiste éliminait tous les éléments liés à la situation politique. Privés de leur contexte social et historique, ces deux personnages négatifs risquaient en effet de devenir des esquisses psychologiques inabouties plutôt que des personnages à part entière. Mais Cammarano ne céda pas aux demandes du musicien, faisant valoir que le San Carlo de Naples, commanditaire du nouvel ouvrage, n'avait pas l'intention d'afficher une représentation plus longue que de coutume. De plus, il semblait aller de soi que le théâtre n'avait pas les moyens d'engager des stars pour ces deux rôles assez secondaires si on les compare à ceux des protagonistes. Pressé par le temps, Verdi se soumit finalement de mauvaise grâce, tout en faisant remarquer que ces deux intrigants restaient essentiels à la compréhension de l'évolution de la situation dramatique et des conflits psycholo-



giques qui nourrissent l'intrigue. On en vient à rêver aujourd'hui de ce que le compositeur aurait pu faire de ce sujet vingt ans plus tard si l'on compare cette partition avec celle de *Don Carlo*, d'une durée presque double, où le compositeur prend le temps de creuser plus à fond les portraits de chaque personnage.

Quelle place occupe cet ouvrage dans l'énorme production du compositeur ?

On le considère d'abord comme le premier opéra bourgeois de Verdi. Tournant le dos aux grands drames historiques ou bibliques, le musicien brosse le portrait d'une société marquée au sceau des préjugés de tous ordres au sein de laquelle l'amour de la fille d'un militaire à la retraite pour le fils d'un puissant homme politique n'a aucune chance d'aboutir au succès. On n'est à vrai dire pas très loin du mélodrame de *La traviata*, créé quatre ans plus tard, qui se joue certes dans le brillant milieu parisien mais où les données dramatiques de base sont assez semblables.

Et musicalement, où situez-vous cet opéra ?

Là aussi, Verdi fait en quelque sorte peau neuve. Son langage musical s'enrichit d'un nombre incroyable de nouveautés qu'il exploitera plus tard avec une belle constance, jusque dans *Falstaff* ! Prenez par exemple l'ouverture : c'est la première fois qu'une telle pièce est écrite sur un seul motif, très court et très rapide, qui va ensuite irriguer tout l'opéra en lui conférant sa couleur sombre si particulière. On est loin des potpourris habituels qu'on retrouvera pourtant sous la plume de Verdi jusque dans les années soixante avec le splendide morceau d'introduction de *La forza del destino*. Il y a aussi le rôle de Luisa, qui s'inscrit d'abord avec une légèreté virtuose dans une délicate scène alpestre qu'aurait presque pu écrire un Bellini pour *La son-nambula* et qui se termine sur une note plus morbide, sollicitant à l'extrême le registre grave

du soprano, un peu à la manière de ce qui se passe dans le dernier acte de *La traviata*. Enfin, et c'est le plus important à mes yeux, c'est dans les scènes de transition que le compositeur se libère des conventions du temps avec le plus de panache. Verdi n'écrit pas ici des récitatifs traditionnels, seulement destinés à donner aux spectateurs les éléments nécessaires à la compréhension du déroulement de l'action. Lors des confrontations entre les personnages négatifs, par exemple, Verdi refuse souvent aux chanteurs le droit à un bel air avec *cabalette* ou à un duo spectaculaire; il se contente bien plutôt de composer une scène aux rythmes tendus et à l'écriture serrée où mots et musique s'entremêlent pour former un langage nouveau dont les tournures ne s'impriment pas immédiatement dans la mémoire des auditeurs. C'est la fameuse *parola scenica* à laquelle il fait si souvent allusion dans sa correspondance avec ses librettistes. Et j'en profite pour revenir à votre première question : la difficulté d'appréhender à première écoute de telles scènes qui sont primordiales dans l'équilibre du spectacle contribue peut-être à rendre moins populaire ce titre qui demande finalement de l'auditeur un maximum d'attention dans les moments clefs, au contraire de ce qui se passe dans *Rigoletto*, par exemple, où le flux musical vous emporte de la première à la dernière note.

Quelles sont pour vous les principales difficultés à surmonter quand vous abordez un tel titre ?

Il convient d'abord de trouver la teinte juste pour l'ensemble de chaque scène. Cela tient à la mise en place de textures rythmiques efficaces au plan théâtral qui ne freinent pas le développement naturel de la musique. Il faut que chant et diction, théâtre et musique se complètent harmonieusement pour que les articulations musicales restent constamment sensibles. L'opéra ne

doit pas donner l'impression d'une structure morcelée, malgré la présence de trois courts tableaux dans les deux premiers actes. Verdi innove ici en utilisant des procédés musicaux qui lui permettent de resserrer l'agencement des scènes de façon que l'auditeur se sente irrémédiablement entraîné vers le dénouement final. On pourrait dire, en exagérant quelque peu, que le compositeur semble inviter ici son public à ne pas considérer les airs comme des morceaux de bravoure à applaudir bruyamment après leur exécution mais bien comme des instants de recueillement où les personnages, se repliant sur eux-mêmes, nous révèlent le plus profond de leur âme.

Le duo final semble aussi introduire une touche nouvelle dans la sensibilité musicale du compositeur...

Il s'agit certes d'un duo d'amour, mais quand il commence, bien des points restent à résoudre.

Luisa ne sait pas qu'elle a été empoisonnée et Rodolfo ignore que la lettre de rupture qu'on lui a remise a été écrite par sa fiancée sous la contrainte. L'amour ne prend pas ici la première place comme le veut la coutume. Ce duo est d'abord une scène d'explications difficiles et d'aveux inconfortables qui exige des chanteurs un art de la nuance et un ciselé épuré dans le *legato* qui n'ont rien à voir avec la véhémence pathétique de la musique qui accompagne la mort des protagonistes dans *Il trovatore* ou *La forza del destino* ! Je ne veux bien sûr pas dire par là que je trouve la fin de *Luisa Miller* supérieure à celle de ces opéras postérieurs, mais il me paraît juste de rappeler que dans cette scène ultime, le compositeur recherche autre chose que le pathos pur et qu'il nous faut prendre la peine de l'écouter attentivement pour saisir toutes les facettes de son message dramatique.

Une dernière question : quand vous travaillez sur la partition, imaginez-vous déjà une mise en scène ou attendez-vous de vous trouver à la première répétition pour découvrir ce que le responsable théâtral du spectacle va proposer ?



Scènes Magazine
1211 Genève 4
022/ 346 96 43
www.scenesmagazine.com

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 5'000
Parution: 10x/année

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008
Page: 36
Surface: 69'649 mm²

La musique de Verdi n'est pas univoque, elle ouvre des fenêtres sur des horizons divers que chacun a la liberté d'interpréter comme il veut. Ainsi, je n'attends pas d'un metteur en scène qu'il vienne me dire comment jouer tel ou tel morceau et je ne m'arrogé pas le droit d'imaginer un mouvement scénique à sa place! Ce qui n'exclut bien entendu pas que l'on discute franchement des problèmes rencontrés lors de la mise en commun de nos expériences théâtrales et musicales.... Nous avons la chance, à Lausanne, de travailler presque six semaines avec tous les artisans du spectacle. C'est ce que je considère comme des conditions de travail idéale : nous allons nous réunir le premier jour pour former une famille artistique où les idées doivent passer des uns aux autres en toute confiance. Et c'est de cette émulation que le spectacle va tirer toute son énergie ...

Luisa Miller est à l'affiche de l'Opéra de Lausanne les vendredi 21 mars 2014 à 20h, dimanche 23 mars 2014 à 17h, mercredi 26 mars 2014 à 19h, vendredi 28 mars 2014 à 20h et dimanche 30 mars 2014 à 15h

Propos recueillis par Eric Pousaz



Alexia Voulgaridou sera Luisa



Espace Media AG
 3001 Bern
 031/ 330 39 99
 www.bernerbaer.ch

Genre de média: Médias imprimés
 Type de média: Presse journ./hebd.
 Tirage: 100'016
 Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.008
 N° d'abonnement: 833008
 Page: 4
 Surface: 10'259 mm²



LUISA MILLER
GIUSEPPE VERDI
 Opéra de
 Lausanne,
 Premiere: Fr, 21. März

Wer diese Saison in Bern zu kurz kam mit italienischer Oper oder wem die «Violetta in der Box» von KTB zu «fortgeschritten» war, hat nun in Lausanne die Gelegenheit, eine Verdi-Oper zu besuchen, die mit Giancarlo del Monaco sogar von einem waschechten Italiener inszeniert wird. Der furiose Regisseur von «Luisa Miller» ist der Sohn von Startenor Mario del Monaco. Die Titelpartie wird von der kroatischen Sopranistin Lana Kos (Bild) gesungen. Die Grundlage zur Oper schuf dereinst ein Deutscher, nämlich Friedrich Schiller mit «Kabale und Liebe».

AV. DU THÉÂTRE 12, LAUSANNE, 20 UHR





La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'425
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 39
Surface: 60'974 mm²

Verdi sombre, intime et bourgeois

OPÉRA DE LAUSANNE • Le metteur en scène Giancarlo del Monaco présente «Luisa Miller», une œuvre rarement jouée où les amours contrariées, comme souvent, s'unissent dans la mort.



Luisa Miller (Lana Kos) dans les bras de son père (Luca Salsi). MARC VANAPPELGHEM
THIERRY RABOUD

«J'ai 50 ans de carrière, je peux me permettre d'avoir mon style et de ne dépendre d'aucune mode!» Jeune septuagénaire, Giancarlo del Monaco est couturier des maisons lyriques du monde entier. Le fameux metteur en scène italien, fils du tout

aussi fameux ténor éponyme, s'autorise dès lors de porter un regard singulier sur les œuvres qu'il présente, sûr de son fait. Quitte à décontenancer: les mélomanes se souviennent de son «Don Giovanni» iconoclaste à Avenches en 2009, ou de la

«Tosca» baignée de nazisme présentée l'an passé à Lausanne.

Moins connu, «Luisa Miller», quatorzième opéra de Giuseppe Verdi, est à l'affiche dans la capitale vaudoise dès ce soir et jusqu'à dimanche prochain. Un spectacle inédit, présenté en co-



La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse jour./hebd
Tirage: 39'425
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 39
Surface: 60'974 mm²

production avec la grande institution Opera Australia. L'agrandissement et la rénovation des espaces technique et scénique de l'opéra lausannois ont rendu possibles de tels partenariats, qui permettent de diviser les coûts en faisant voyager cette production originale.

Originale car l'œuvre, rarement jouée, est un défi dramaturgique, pour la première fois relevé par Giancarlo del Monaco: «Luisa Miller» est une partition délicate, qui demande de connaître le répertoire verdien en profondeur. J'ai longtemps cherché la «clé» pour aborder cette œuvre. L'Opéra de Hambourg me l'avait proposé, mais j'ai refusé, car à l'époque je ne trouvais pas l'approche adéquate. J'ai fini par la découvrir, et j'ai accepté avec plaisir la proposition du directeur Eric Vigié, explique le metteur en scène.

Funeste réminiscence

Basée sur un livret tiré de «Kabale und Liebe», pièce de théâtre de jeunesse de Friedrich Schiller passée au filtre de la censure napolitaine, l'opéra est sous-titré «drame bourgeois». S'y tissent les amours contrariées d'une fille de soldat, Luisa Miller, et d'un fils de comte, que le milieu social oppose et que la mort, comme de juste, réunira. Les oppositions aristocratiques aux humbles passions de la jeunesse

forment une intrigue plutôt convenue, mais qui vient s'enrichir au contact de la musique géniale de Giuseppe Verdi.

Et comme pour souligner la noirceur du compositeur italien, chez qui se ressasse sans cesse «l'impossibilité d'être heureux en ce monde», Giancarlo del Monaco a choisi de faire du drame schillérien la réminiscence d'une Luisa Miller défunte, réveillée de son lit de mort dans la scène initiale. «Tout dans cette pièce tourne autour du tombeau, une thématique particulièrement chère à Verdi. Je me suis donc inspiré des grands monuments funéraires familiaux que l'on peut voir par exemple au Père-Lachaise de Paris, pour construire cette mise en scène», explique-t-il encore.

Un décor funeste, mais destiné à ne jamais s'imposer, laissant plutôt le champ libre à des chanteurs avant tout acteurs. «C'est une pièce très théâtrale, où les personnages doivent être magnifiquement conduits, note le metteur en scène. J'ai accentué cette dimension, en répétant beaucoup sans musique, pour travailler la dramaturgie d'un texte qui est le même que celui de Schiller.»

Le jeu d'acteur forme donc l'essence de ce drame centré sur l'intériorité des personnages plutôt que sur de grands enjeux historiques. De fait, «Luisa Miller»,

créé à Naples en 1849, marque un tournant dans la production de Verdi, alors plongé dans ses «années de galère». Composée en quelques semaines seulement, l'œuvre s'éloigne des grandes fresques épiques et patriotiques qui faisaient jusqu'alors le cœur de sa production («Nabucco» en tête), pour annoncer les drames de l'intime où s'approfondissent les sentiments personnels. Une «seconde manière» qui trouvera son plein épanouissement dans la populaire trilogie de sa maturité («Rigoletto», «La Traviata», «Il Trovatore»).

Mais ce «drame bourgeois» plein de femmes en grandes robes et d'hommes en frac cérémonieux, pour intime qu'il soit, est-il encore d'actualité? «Il suffit de troquer le frac contre un smoking et on y est! L'amour désintéressé face aux contraintes sociales est un enjeu encore très actuel», remarque le metteur en scène, de retour à Lausanne où il a étudié 11 ans. Et Giancarlo del Monaco d'évoquer son plaisir à travailler avec un riche plateau vocal, qu'il mettra dès ce soir au service du Verdi dramaturge pour «prendre le public à la gorge», comme il le clame avec assurance. |

> Ve 20 h, di 17 h, me 19 h, ve 28 mars
20 h, di 30 mars 15 h, Lausanne
Opéra.

Lausanne

24 Heures
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.chGenre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'577
Parution: 6x/semaineN° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 28
Surface: 123'002 mm²

Opéra

L'opéra
La mise en scène
de Giancarlo del
Monaco donne une
version très sobre
de *Lucia di Lammermoor*
de Giuseppe Verdi.
Au centre et sous
la lumière, Lana
Kos, cantatrice de
30 ans qui remplace
le rôle-titre de l'opéra,
créé en 1849.

Lana Kos se glisse dans la peau de Luisa Miller

La soprano croate a dû remplacer dans l'urgence le rôle-titre de l'opéra de Verdi, qui se joue dès aujourd'hui à Lausanne. Rencontre avec une cantatrice en pleine ascension

Matthieu Chenal

L'année 2014 est une année importante pour Lana Kos. La soprano croate, qui chantait *La Traviata* aux arènes de Vérone l'an dernier, va fêter ses 30 ans et se marier avec Giancarlo del Monaco, 70 ans, le metteur en scène italien qui la dirige en ce moment sur la scène de l'Opéra de Lausanne.

Lana Kos a été appelée en urgence pour remplacer Alexia Voulgaridou, malade, dans le rôle-titre de *Luisa Miller*, de Giuseppe Verdi. Depuis, elle travaille d'arrache-pied pour entrer dans la peau de Luisa. Rencontre.

Quand avez-vous été engagée pour chanter Luisa Miller?

Cela fait trois semaines seulement, et depuis, je travaille ce rôle dix à douze heures par jour. Mais chaque jour je l'aime davantage. Cela fait neuf ans que je chante *La Traviata*, et *Luisa Miller* représente pour moi un pas de plus dans mon répertoire. Avant, je n'aurais pas pu le chanter.

Est-il vrai que les deux personnages partagent des similitudes?

Oui, comme pour *La Traviata*, il faut trois voix différentes, légère au premier

acte, très dramatique au 2e et, dans ce cas, presque folle au 3e acte. Par moments, on devine *La Traviata* à venir, mais aussi *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti. Les contrastes semblent incompatibles: dans l'air du 2e acte, on dirait presque *Lady Macbeth*. Or Luisa Miller reste avant tout une très jeune fille qui ne rêve que d'un amour heureux, mais qui doit le sacrifier pour sauver son père. J'essaie de faire ressortir cette jeunesse.

Quelle est la vision du metteur en scène?

Giancarlo del Monaco donne à chaque chanteur la possibilité de se surpasser. Il ne laisse aucun moment de libre pour personne. Pourtant, le décor est quasi vide. Tout dans sa dramaturgie concourt à ce que les personnages vivent sur scène,

même quand ils n'ont rien à chanter. Et il construit ainsi la tension avec toujours plus d'énergie, jusqu'à la fin.

Est-ce plus facile de répéter avec son futur mari?

Non, c'est plus difficile! J'ai l'impression d'avoir une double responsabilité. Mais sur scène, on est là pour travailler.

Pourquoi *Luisa Miller* n'est-il jamais devenu un opéra très célèbre?

Je ne comprends pas, c'est une erreur. Il y

a des airs magnifiques. Et c'est l'un des rares opéras de Verdi dont le rôle-titre est une femme, avec *La Traviata* et *Aida*. L'ouvrage est cependant difficile à programmer: chaque rôle est très important vocalement. Il faut vraiment des grandes voix.

En parlant de voix, comment avez-vous découvert la vôtre?

J'ai toujours voulu devenir actrice et, pendant le gymnase, j'avais déjà eu des contacts avec des acteurs qui m'ont enseigné la récitation. A l'âge de 15 ans, j'ai pensé que ce serait bien de prendre aussi quel-

ques leçons de chant et je me suis inscrite pour passer une audition à l'Ecole de musique de ma ville. J'y suis même allée en rollers, à l'insu de ma famille. J'ai chanté une chanson populaire de ma voix claire et aiguë, et on m'a prise tout de suite.

Vous aviez donc déjà une grande voix!

Mon professeur m'a dit: «Tu as la chance d'être belle et de pouvoir chanter sur trois octaves. Tu dois faire de l'opéra!» Deux ans plus tard, il m'emmenait à Zagreb pour une audition avec le directeur musical du Théâtre national. Il me fait chanter l'air de la reine de la nuit, de *La flûte enchantée*, dont je ne savais pas encore les paroles, puis il me dit: «Dans deux mois, vous êtes ma reine de la nuit.» J'ai été

Lausanne

24 Heures
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'577
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 28
Surface: 123'002 mm²

immédiatement engagée pour la refaire à Ljubljana, et j'ai dû y aller avec ma mère car je n'étais pas encore majeure!

Lausanne, Opéra

Ve 21 mars (20 h), di 23 (17 h), me 26 (19 h),
ve 28 (20 h), di 30 (15 h).
Midi-récital: ma 25 (12 h 15)
Rens.: 021 315 40 20

www.opera-lausanne.ch

En disque

Comme *Luisa Miller* ne fait pas partie des «tubes» verdiens, les enregistrements sont rares. Deux versions des années 1970 sortent toutefois du lot.



Ricciarelli, Domingo, Bruson. Covent Garden, dir. Lorin Maazel (DG)

Les inconditionnels de Plácido Domingo choisiront la version de Lorin Maazel captée lors des représentations de 1979 à Covent Garden, avec Katia Ricciarelli, incandescente, en Luisa.



Caballé, Pavarotti, Milnes. National Philharmonic Orchestra, dir. Peter Maag (Decca)

Trois ans avant, toujours à Londres, Decca réunissait Montserrat Caballé et Luciano Pavarotti à leur meilleur. Le timbre et la ligne de Caballé semblent insurpassables. Lana Kos l'écoute en boucle sur son iPod.

L'incontournable scène de la lettre

● **Motif** A l'opéra, les personnages chantent, mais écrivent aussi. La lettre est un procédé efficace sur scène et joue souvent un rôle décisif dans l'intrigue. L'amour est au cœur des missives. Sur le mode comique parfois, comme le billet compromettant de Rosine qui passe de mains et mains dans *Le barbier de Séville*, de Rossini. Ou Falstaff chez Verdi, qui écrit deux lettres d'amour identiques à deux femmes. Dans l'opéra romantique, on se souvient de Tatiana, chez Tchaïkovski, qui écrit une longue déclaration d'amour à Eugène Onéguine. Dans *La Traviata*, Violetta annonce dans une lettre sa rupture à Alfredo, car elle n'arrive pas à le lui dire en face. Verdi multiplie ce procédé dans *Luisa Miller* jusqu'au vertige. Pour faire libérer son père emprisonné, Luisa est contrainte par l'ignoble Wurm d'écrire une lettre à son amant Rodolfo, où elle affirme ne l'avoir jamais vraiment aimé et qu'elle aime Wurm. Verdi montre non seulement la torture que représente l'écriture de la missive pour Luisa, mais aussi la réaction de dépit et de colère de Rodolfo en la lisant. Désespéré par son amour trahi, il chante son air le plus déchirant: «*Quando le sere al placido*». Au dernier acte, Luisa fait lire à son père la lettre qu'elle rédige pour Rodolfo, lui proposant un double suicide. Face à la terreur de Miller, elle la déchire. Rodolfo entre à cet instant et lui demande de confirmer le contenu de la première lettre. Il lui tend une coupe de poison et la boit avec elle. Délivée de son serment par leur mort imminente, elle révèle enfin la vérité à Rodolfo.

En dates



1984

Naissance à Varaždin, en Croatie.

2002 Débute à Zagreb dans *La flûte enchantée*.

2004 Sélectionnée par Mstislav Rostropovitch pour Natacha

dans *Guerre et Paix*, de Prokofiev, à Moscou.

2006 Soliste à la Bayerische Staatsoper de Munich jusqu'en 2010.

2011 Chante le rôle-titre de *La Traviata* aux arènes de Vérone, ainsi qu'en 2013.

2012 Rencontre Giancarlo del Monaco en chantant Micaëla dans *Carmen*, à Massada.

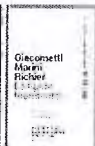
2013 Incarne Desdemona dans *Otello*, de Verdi, à Pékin.



Le Temps

Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'716
Parution: 10x/année



N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 49
Surface: 8'242 mm²

«Luisa Miller» de Verdi

Opéra de Lausanne,

av. du Théâtre 12. Di 23 mars à 17h,
ma 26 à 19h, ve 28 à 20h et di 30
mars à 15h. (Loc. 021 315 40 20,
www.opera-lausanne.ch).

**Un opéra de Verdi magnifiquement
inspiré, avec la jeune soprano croate
Lana Kos à découvrir**

Après *Nabucco* de Verdi au Grand
Théâtre de Genève, voici *Luisa
Miller* à Lausanne. Cette très belle
partition regorge de pages inspi-

rées, comme le célèbre air
«Quando le sere al placido» de
Rodolfo, immortalisé par des té-
nors comme Carlo Bergonzi, Plá-
cido Domingo ou Luciano Pava-
rotti. Eric Vigié, directeur de
l'Opéra de Lausanne, fait appel à
Giancarlo del Monaco (fils d'un
autre grand ténor, Mario del Mo-
naco!) pour mettre en scène le
troisième opéra de Verdi inspiré
d'une pièce de Schiller. Cette
«tragédie bourgeoise» dépeint
Rodolfo, fils du comte Walter,
amoureux de Luisa Miller, la fille

d'un ancien soldat. Mais son père
lui destine la duchesse Federica.
Rodolfo s'y refuse et menace
même son père de révéler com-
ment il a usurpé son titre. Poussé
par son homme de main Wurm,
le comte fait arrêter Miller.
Wurm négocie sa libération con-
tre une lettre de Luisa à Rodolfo
lui avouant son amour pour un
autre. Après la libération de
Miller, Luisa confesse l'horrible
chantage à Rodolfo. Tous deux
décident de s'empoisonner. Anti-
cipant Gilda dans *Rigoletto*, Luisa

est donc cette villageoise, inno-
cente et fragile, victime d'une so-
ciété régie par des hommes. Au
sein de la distribution, la jeune
soprano croate Lana Kos chante
le rôle-titre, avec Giuseppe Gi-
pali en ténor romantique (Ro-
dolfo), Luca Salsi en Miller, Gio-
vanni Furlanetto en comte
Walter et Daniel Golossov en
Wurm. Roberto Rizzi Brignoli di-
rige l'OCL. JS

Lausanne

24 Heures
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.chGenre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'577
Parution: 6x/semaineN° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 26
Surface: 18'162 mm²

Incandescente, Luisa Miller sort du tombeau de l'oubli

Opéra

Lausanne rend enfin justice à cet opéra trop méconnu de Verdi dans une mise en scène radicale et maîtrisée. Critique

Luisa Miller est un opéra curieusement mal aimé de Giuseppe Verdi. Son retour depuis vendredi à l'Opéra de Lausanne le fait littéralement sortir du tombeau, grâce à une scénographie audacieuse et à une distribution soignée.

Dans *Kabbale und Liebe*, qui inspira *Luisa Miller* à Verdi, Schiller fait dire à Luisa cette phrase terrible: «Les mots sont des cadavres froids que seul l'amour ramène à la vie.» Contraints par la censure et les habitudes du public napolitain, Verdi et son librettiste Cammarano ont dû passablement édulcorer la pièce de Schiller de 1784, tout en gardant l'essence de cette «tragédie bourgeoise». En mettant pour la première fois en scène le 14e opéra de Verdi, Giancarlo del Monaco semble revenir à l'esprit du texte original, et à ces paroles de Luisa. Dès l'ouverture, une im-



Lana Kos (Luisa) et Luca Salsi (Miller, assis). M. VANAPPELGHEM

mense pierre tombale découvre le corps de cette dernière embaumé de fleurs blanches. Et c'est le chœur, dans sa procession funèbre émue, qui va «ramener à la vie» la pauvre fille le temps d'une représentation. Ses premiers mots ne sont-ils pas: «Eveille-toi, Luisa, reine des cœurs», comme un appel désespéré pour conjurer le sort de l'innocente sacrifiée?

Dès lors, le metteur en scène peut s'épargner toute référence à un Tyrol de pacotille. Tout se passera dans l'obscurité de ce tombeau où les chaises sont les seuls accessoires, lieu oppressant de remémoration de l'amour impossi-

ble de Luisa, la fille de soldat, et de Rodolfo, le fils du comte. Malgré la radicalité du propos, et le risque, heureusement évité, de plomber l'histoire dans un pathétisme larvoyant, l'œuvre gagne en cohérence - ce que Roberto Rizzi Brignoli renforce encore à la tête de l'OCL, dans une progression constante de la densité orchestrale.

Sans d'authentiques acteurs, cette relecture ne serait qu'un jeu de spectres. Hormis l'infortuné Giuseppe Gipali, incapable vendredi de donner chair et voix à Rodolfo, tous les chanteurs dessinent la juste flamme de leurs personnages: incandescente chez Lana Kos en Luisa, avec un engagement vocal frisant parfois l'excès; glaciale chez le Wurm odieux de Daniel Golossov; rageuse et rougeoyante chez le Comte Walter de Giovanni Furlanetto. Sans oublier la torche aveuglante de Luca Salsi en Miller, dont l'humanité bouleversante empêche l'opéra de sombrer dans le néant sépulcral. **Matthieu Chenal**

Lausanne, Opéra

Me 26 (19 h), ve 28 (20 h), di 30 (15 h)
Loc.: 021 315 40 20

www.opera-lausanne.ch

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'510
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 12
Surface: 30'548 mm²

«Luisa Miller» ou la puissance mortifère du père

VERDI • A l'Opéra de Lausanne, la mise en scène de Giancarlo del Monaco dispose d'une distribution quasi irréprochable.

MARIE ALIX PLEINES

Timbre charnu et phrasé ample: dès le duo initial avec son père, Luisa Miller, incarnée dimanche à l'Opéra de Lausanne par la belle soprano croate Lana Kos, entre au panthéon des grandes héroïnes romantiques verdiennes. Certes, la problématique sociétale du drame schillerien *Kabale und Liebe* est quelque peu édulcorée dans sa mouture lyrique concoctée par le librettiste Salvatore Cammarano. Mais Giuseppe Verdi, avec l'intuition dramaturgique qu'on lui connaît, n'en parvient pas moins à hisser une banale histoire d'amour contrarié aux cimes tumultueuses des loyautés humaines les plus fondamentales.

Car Luisa va devoir choisir. Entre son amour pour Rodolfo, le fils de l'arrogant comte Walter, ou le salut de son père. Et cette histoire de pères, digne ou indigne, ressemble bien à un décret de la Fatalité, diaboliquement manipulée par l'âme damnée du comte, le vil Wurm, contre l'innocence et la liberté individuelle du couple amoureux.

Si la trame semble bien classique, le traitement qu'en propose Verdi regorge de cantilènes inspirées, de duos intenses ou de trios incandescents, gorgés de passion, le tout génialement sous-tendu par un foisonnement de couleurs instrumentales opulentes. En effet dans cet opéra, injustement passé au second plan du grand répertoire des drames intimistes verdiens, la musique est reine.

La partition vocale et orchestrale puissante, riche, et techniquement sophistiquée – comme ce redoutable quatuor a cappella du deuxième acte au moment précis où la tragédie se noue inéluctablement – anime des errements politico-intimes plutôt abscons d'une sève émotionnelle irrésistiblement émouvante.

Et la distribution soignée de cette nouvelle production lausannoise, en tandem avec Opera Australia, rend un hommage accompli à la dimension dramatique de ce chef d'œuvre, à redécouvrir absolument. L'engagement ardent de Luisa dialogue au sommet de l'excellentissime basse italienne Luca Salsi – qui incarne son père avec une admirable générosité vocale et théâtrale.

Et en dépit d'un petit déficit de puissance vocale par rapport à la profusion réjouissante des «grandes



Céline Mellon, Luca Salsi et Lana Kos. MARC VANAPPELGHEM voix» de cette production, le Rodolfo du ténor albanais Giuseppe Gipali reste crédible. Émouvant même, dans son impuissance à déjouer les forces malignes qui cernent les élans fondamentaux de son cœur. Quand au sombre trio des «méchants», il bénéficie du noble velours de la mezzo-soprano française Marie Karall – la duchesse Federica –, de la superbe morgue de la basse italienne Giovanni Furianetto – le comte Walter – et de la noire insolence de l'infâme Wurm – la basse russe Daniel Golossov.

Quand à la scénographie épurée de Giancarlo del Monaco, réalisée en clair obscur grâce aux décors architecturés et à l'élégance sobre des costumes de William Orlandi, elle encadre lisiblement les éléments du drame. C'est le principal mérite de ses omniprésentes processions funèbres et de son frontispice mobile de tombeau à l'italienne.

Un dernier coup de chapeau pour la direction musicale dynamique de Roberto Rizzi Brignoli, qui transforme habilement l'Orchestre de chambre de Lausanne en grand orchestre lyrique postromantique. |

> Opéra de Lausanne, 12 av. du Théâtre, Lausanne, ce soir à 19h, ve à 20h et di à 15h.

> Res. ☎ 021 315 40 20 ou www.opera-lausanne.ch



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 41'118
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 70
Surface: 19'348 mm²

Quand la violence se joue en noir et blanc

L'Opéra de Lausanne a confié la tragédie de Verdi «Luisa Miller» au metteur en scène Giancarlo del Monaco et au chef Roberto Rizzi Brignoli. Efficace.

LYRIQUE Une famille tranquillement installée dans le salon, à l'heure du thé. Ce tableau, constitué de statues en plâtre blanc, occupe le plateau au début de *Luisa Miller*, illustration de l'aspiration commune aux deux êtres qui voudraient vivre leur amour mais vont bientôt en mourir, d'un excès d'intrigues, sous les yeux du public. L'idéal familial se met lentement à glisser vers le fond de scène et, grâce à une machinerie bien huilée et incurvée, se retrouvera finalement dans les cintres. Le projet familial

demeure visible mais irrémédiablement inaccessible. Le jeu des manipulations peut alors commencer. Il est terrible. Il est surtout porté par des voix grandioses, un chœur charpenté et équilibré, un orchestre aux timbres chatoyants.

Dans la fosse, le chef Roberto Rizzi Brignoli fait merveille. Sur scène, décors et costumes imposent le noir des codes sociaux, des conventions, des intrigants – un noir brillant, laqué, luxueux. Et quelques éléments blancs: les amoureux, les

fleurs offertes, l'espérance victime. L'effet est beau. Trop beau, cependant, étant donné ce que cache un drame dans lequel la perversité des êtres est beaucoup plus complexe et terrifiante que ne le laisse entrevoir cette opposition certes efficace mais sommaire de «non-couleurs».

Qu'ils soient pères, gens de pouvoir ou amoureux, chacun des protagonistes concourt, d'une manière plus ou moins consciente et volontaire, à l'accomplissement du désastre. C'est en cela seulement que, au-delà du temps qui nous sépare de sa création, en 1849, *Luisa Miller* conserve sa raison d'être. Un joyau lyrique, certes, mais aussi un coup de projecteur sur la violence familiale ordinaire. **O DOMINIQUE ROSSET**

Lausanne, Opéra. Ve 28 à 20 h & di 30 à 15 h.

MISE EN SCÈNE Une «Luisa Miller» très classe... peut-être même trop!





Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'716
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008
Page: 34
Surface: 11'785 mm²

Critique: opéra Luisa Miller en noir et blanc

Sylvie Bonier

«Tragédie bourgeoise.» Ainsi l'a conçu Schiller. Le sous-titre de sa pièce *Kabale und Liebe* pose des jalons clairs. A Lausanne, Giancarlo del Monaco les suit à la lettre dans sa lecture de l'opéra de Verdi tiré du texte allemand. Sa mise en scène enserme d'emblée *Luisa Miller* dans un étai. Entre le rêve clair d'une vie familiale idéale, et la noirceur terrifiante d'une mort annoncée. L'Italien pose lui aussi d'entrée ses marques.

Avant même la musique, un groupe de statues en marbre blanc. Il ne manque qu'un feu de cheminée pour réchauffer la douceur figée de ce foyer aisé, si pâle. Aux premières notes de l'ouverture, les personnages, fixés sur un sol noir luisant, basculent lentement à la verticale. Puis l'ensemble s'élève jusqu'aux cintres dans un renversement saisissant. L'action et le chant se déploient dès lors sous cette scène domestique à l'envers, miroir inversé de la tragédie, épée de Damoclès impitoyable. Le chœur endeuillé, bougie en main, toumera pendant tout le spectacle autour des chanteurs. Tout est dit, en noir et blanc.

Procédé manichéen? Esthétique

glacée et classique? Peut-être. Mais d'une efficacité redoutable. D'autant que le chef Roberto Rizzi Brignoli chauffe à blanc les sentiments et réveille magnifiquement les couleurs de la partition. Le galbe des lignes, la souplesse des phrases, les respirations haletantes ou suspendues, le feu, la haine et la tendresse: l'OCI répond pleinement à la puissance de ce fiévreux appel verdien. Il faut une certaine schizophrénie vocale pour le rôle de Luisa. Une voix de colorature dramatique et virtuose, sur un tempérament fragile et délicat. Lana Kos se situe dans le premier registre. Sa prise de rôle en remplacement d'Alexia Voulgaridou s'avère pourtant formidable, malgré un vibrato un peu envahissant et une vaillance infatigable (quels aigus!).

Des trois basses, aux timbres complémentaires, le Miller de Luca Salsi emporte tout sur son passage, devant un Walter diabolique (Giovanni Furlanetto) et un Wurm ignoble (Daniel Golossov). Le Rodolfo de Giuseppe Gipali libère l'éclat de son timbre au fil du spectacle, entre une Federica au mezzo un rien poudré (Marie Karall) et une Laura très fine (Céline Meillon).

Opéra de Lausanne,
28 mars à 20h, le 30 à 15h

PRESSE INTERNET

Luisa Miller de Giuseppe Verdi (1813-1901)

Opéra en 3 actes

Direction musicale Roberto Rizzi Brignoli
Mise en scène Giancarlo del Monaco
Orchestre de Chambre de Lausanne
Choeur de l'Opéra de Lausanne

Avec: Alexia Voulgaridou (Luisa Miller), Luca Salsi (Miller), Giovanni Furlanetto (conte Walter), Giuseppe Gipali (Rodolfo), Marie Karall (duchessa Federica), Daniel Golossov (Wurm), Céline Mellon (Laura)

Nouvelle production de l'Opéra de Lausanne
Prix de CHF 25.- à 160.-

Si la renommée de cet opéra n'a pas atteint celle de la trilogie Rigoletto, Il trovatore, La Traviata, la fragilité de Luisa annonce pourtant déjà celle de Gilda, de Violetta, et la vaillance vocale du très schillérien Rodolfo traduit un authentique ténor verdien. Luisa Miller contient tous les éléments qu'évoque le titre de la pièce de Schiller dont il est l'adaptation, Kabale und Liebe.

Communiqué des organisateurs
» www.opera-lausanne.ch

»

Online-Ausgabe

L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Magazines populaires
UUpM: 61'000
Page Visits: 98'377

[Lire en ligne](#)

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008



BD-FIL La 10e édition du festival se déroule du 11 au 14 septembre avec le génial Lewis Trondheim en invité d'honneur. © DR Culture: rendez-vous 2014



LE HOBBIT: HISTOIRE D'UN ALLER ET RETOUR Après une quinzaine d'années de travail et six très longs métrages, Peter Jackson achève le 17 décembre son voyage en Terre du Milieu. Définitivement? © Warner JANVIER Black Movie A l'occasion de son 15e anniversaire, le festival genevois propose notamment, du 17 au 26 janvier, une carte blanche au Festival international indépendant de Beijing. Cinéma...

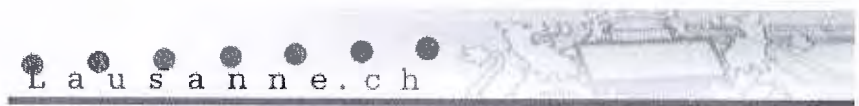
JANVIER Black Movie A l'occasion de son 15e anniversaire, le festival genevois propose notamment, du 17 au 26 janvier, une carte blanche au Festival international indépendant de Beijing. Cinéma suisse Peter Liechti est l'hôte d'honneur, du 23 au 30 janvier, des Journées de Soleure. Frédéric Recrosio L'humoriste dévoile à Sion, les 29 et 30 janvier, son nouveau spectacle Je suis vieux (pas beaucoup mais déjà). Tournée dans la foulée. Art Genève A Palexpo du 30 janvier au 2 février. La figure tourmentée Giacometti, Marini et Richier au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, du 31 janvier au 27 avril. Sommets musicaux La musique classique monte à Gstaad du 31 janvier au 8 février.

FEVRIER Antigeli! Du 1er au 16 février, la manifestation pluridisciplinaire réchauffe l'hiver genevois. Rideau! Gisèle Sallin présente du 9 février au 23 mars, dans son Théâtre des Osses, à Givisiez, une réflexion autour du métier de metteur en scène. Henri Cartier-Bresson Le Centre Pompidou de Paris consacre au photographe une grande rétrospective, du 12 février au 9 juin. La beauté du corps dans l'Antiquité grecque En collaboration avec le British Museum, du 21 février au 9 juin à la Fondation Pierre Gianadda, à Martigny.

MARS Oh les beaux jours Samuel Beckett par Anne Bisang, à la Comédie de Genève du 4 au 22 mars. Sixto Rodriguez Après son passage à Montreux, le songwriter s'arrête à la Salle des fêtes de Thônex le 18 mars. Seule la mer Le Théâtre de Vidy-Lausanne accueille du 18 au 23 mars l'adaptation par Denis Maillefer de la pièce de l'Israélien Amos Oz. Thriller Live Le spectacle hommage à Michael Jackson, au Theater 11 de Zurich du 28 mars au 6 avril. Festival international de film de Fribourg Le FIFF s'associe avec le Festival international du film d'Edimbourg pour célébrer, du 29 mars au 5 avril, le cinéma iranien. **Luisa Miller Une oeuvre lyrique méconnue de Verdi, à l'Opéra de Lausanne du 21 au 30 mars.**

AVRIL Cully Jazz Festival Du 4 au 12 avril, avec notamment Valerie June, Popa Chubby et Avishai Cohen. Caprices Festival Les rappeurs d'IAM sont l'une des têtes d'affiche du festival qui se déroule à Crans-Montana du 11 au 19 avril. Henri Matisse: les gouaches découpées La plus grande rétrospective des dessins découpés de l'artiste français, à la Tate Modern de Londres du 17 avril au 7 septembre. Visions du réel Nyon célèbre la diversité du cinéma documentaire du 25 avril au 3 mai. Steps Du 24 avril au 17 mai, le festival de danse du Pour-cent culturel Migros fait étape dans 35 villes suisses. Salon du livre et de la presse La manifestation phare du printemps littéraire, à Genève-Palexpo du 30 avril au 4 mai.

MAI L'anneau du Nibelung Le Grand Théâtre de Genève présente du 13 au 25 mai l'intégrale du cycle de Wagner. Francomanias de Bulle Du 27 au 31 mai, avec notamment Louis Chedid et Gaëtan Roussel. Blow-Up Le Musée Albertina de Vienne présente du 21 mai au 24 août une grande exposition photographique



Ville de Lausanne

lausanne.ch
1002 Lausanne
021 315 25 55
www.lausanne.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Organisations spécialisées

[Lire en ligne](#)

N° de thème: 833.8
N° d'abonnement: 833008

Forum Opéra: Luisa Miller



Conférencier: Georges Reymond

Forum Opéra, toujours avec la complicité du directeur de l'Opéra, se réjouit de continuer à vous proposer ses conférences, afin de vous présenter de manière aussi approfondie que possible les ouvrages joués à Lausanne. Lors de ces conférences, nous aurons le plaisir d'accueillir certains chanteurs des productions en cours, pour un moment privilégié de musique.

Quand
11.03.2014
18h45

Où
Opéra de Lausanne

Avenue du Théâtre 12

1003 Lausanne

tl: Saint-François ou Georgette

Entrée
Adultes: CHF 12.- et 15.-

Conférences, débats



Online-Ausgabe DE

SRG SSR idée suisse
3000 Bern
031/350 91 11
www.radioswissclassic.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Organisations, loisir

Lire en ligne

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008

Opéra: Luisa Miller

Opéra en 3 actes de Giuseppe Verdi

Interpreten: Orchestre de Chambre de Lausanne
Info
www

Choeur de l'Opéra de Lausanne
www

Roberto Rizzi Brignoli , direction musicale
www

Programm: Giuseppe Verdi
Info

www
- Luisa Miller, opéra en 3 actes

Mise en scène Giancarlo del Monaco

Nouvelle production de l'Opéra de Lausanne.

Distribution/Rollenbesetzung (website de l'opéra de Lausanne)

Datum:

Freitag, 21. März 2014 20:00

Veranstaltungsort:
Opéra de Lausanne

Avenue du Théâtre 12 / CP 7543

CH-1002 Lausanne

Tel.: +41 21 315 40 40

Fax: +41 21 315 40 90

opera@lausanne.ch

www.opera-lausanne.ch

Lageplan

Preis: CHF 25 - 160.-



Online-Ausgabe DE

SRG SSR idée suisse
3000 Bern
031/350 91 11
www.radioswissclassic.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Organisations, loisir

Lire en ligne

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008

Vorverkaufsstellen: FNAC

Rue de Genève 6

CH-1002 Lausanne

Tel.: +41 21 213 85 86

www.fnachspectacles.com

Opéra de Lausanne

Avenue du Théâtre 12 / CP 7543

CH-1002 Lausanne

Tel.: +41 21 315 40 20

Fax: +41 21 315 40 90

opera@lausanne.ch

www.opera-lausanne.ch

Veranstalter: Opéra de Lausanne

Avenue du Théâtre 12 / CP 7543

CH-1002 Lausanne

Tel.: +41 21 315 40 40

Fax: +41 21 315 40 90

opera@lausanne.ch

www.opera-lausanne.ch



Ville de Lausanne

lausanne.ch
1002 Lausanne
021 315 25 55
www.lausanne.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Organisations spécialisées

Lire en ligne

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008

Luisa Miller, de Giuseppe Verdi (1813-1901)



Opéra en trois actes

Livret de Salvatore Cammarano, d'après la pièce Kabale und Liebe de Friedrich Schiller

Première représentation au Teatro San Carlo à Naples, le 8 décembre 1849

Si la renommée de cet opéra n'a pas atteint celle de la trilogie Rigoletto, Il trovatore, La Traviata, la fragilité de Luisa annonce déjà pourtant celle de Gilda, de Violetta, et la vaillance vocale du très schillérien Rodolfo traduit un authentique ténor verdien. Luisa Miller contient tous les éléments qu'évoque le titre de la pièce de Schiller dont il est l'adaptation, Kabale und Liebe.

Quand

21.03.2014, 23.03.2014, 26.03.2014, 28.03.2014, 30.03.2014

Vendredi, 20h

Dimanche 23.03, 17h

Mercredi, 19h

Dimanche 30.03, 15h

Où

Opéra de Lausanne

Avenue du Théâtre 12

1003 Lausanne

tl: Saint-François ou Georgette

Entrée

Adultes: CHF 30.- à 160.-

Online-Ausgabe

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Presse journ./hebd.

Lire en ligne

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008

«Luisa Miller» ou la puissance mortifère du père

MERCREDI 26 MARS 2014

Marie-Alix Pleines Postez un commentaire



Céline Mellon, Luca Salsi et Lana Kos.
MARC VANAPPELGHEM

VERDI

• A l'Opéra de Lausanne, la mise en scène de Giancarlo del Monaco dispose d'une distribution quasi irréprochable.

Timbre charnu et phrasé ample: dès le duo initial avec son père, Luisa Miller, incarnée dimanche à l'Opéra de Lausanne par la belle soprano croate Lana Kos, entre au panthéon des grandes héroïnes romantiques verdiennes. Certes, la problématique sociétale du drame schillerien Kabale und Liebe

est quelque peu édulcorée dans sa mouture lyrique concoctée par le librettiste Salvatore Cammarano. Mais Giuseppe Verdi, avec l'intuition dramaturgique qu'on lui connaît, n'en parvient pas moins à hisser une banale histoire d'amour contrarié aux cimes tumultueuses des loyautés humaines les plus fondamentales.

Car Luisa va devoir choisir

. Entre son amour pour Rodolfo, le fils de l'arrogant comte Walter, ou le salut de son père. Et cette histoire de pères, digne ou indigne, ressemble bien à un décret de la Fatalité, diaboliquement manipulée par l'âme damnée du comte, le vil Wurm, contre l'innocence et la liberté individuelle du couple amoureux.

Si la trame semble bien classique, le traitement qu'en propose Verdi regorge de cantilènes inspirées, de duos intenses ou de trios incandescents, gorgés de passion, le tout génialement sous-tendu par un foisonnement de couleurs instrumentales opulentes. En effet dans cet opéra, injustement passé au second plan du grand répertoire des drames intimistes verdiens, la musique est reine.

La partition vocale et orchestrale puissante, riche, et techniquement sophistiquée – comme ce redoutable quatuor a cappella du deuxième acte au moment précis où la tragédie se noue inéluctablement – anime des errements politico-intimes plutôt abscons d'une sève émotionnelle irrésistiblement émouvante.

Online-Ausgabe

Le Courier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Presse journ./hebd.

Lire en ligne

N° de thème: 833.008
N° d'abonnement: 833008

Et la distribution soignée de cette nouvelle production lausannoise, en tandem avec Opera Australia, rend un **hommage accompli à la dimension dramatique de ce chef d'œuvre, à redécouvrir absolument. L'engagement ardent de Luisa dialogue au sommet de l'excellentissime basse italienne Luca Salsi – qui incarne son père avec une admirable générosité vocale et théâtrale.**

Et en dépit d'un petit déficit de puissance vocale par rapport à la profusion réjouissante des «grandes voix» de cette production, le Rodolfo du ténor albanais Guiseppe Gipali reste crédible. Emouvant même, dans son impuissance à déjouer les forces malignes qui cernent les élans fondamentaux de son cœur. Quand au sombre trio des «méchants», il bénéficie du noble velours de la mezzo-soprano française Marie Karall – la duchesse Federica –, de la superbe morgue de la basse italienne Giovanni Furianetto – le comte Walter – et de la noire insolence de l'infâme Wurm – la basse russe Daniel Golossov.

Quand à la scénographie

épurée de Giancarlo del Monaco, réalisée en clair obscur grâce aux décors architecturés et à l'élégance **sobre des costumes de William Orlandi, elle encastre lisiblement les éléments du drame. C'est le principal mérite de ses omniprésentes processions funèbres et de son frontispice mobile de tombeau à l'italienne.**

Un dernier coup de chapeau pour la direction musicale dynamique de Roberto Rizzi Brignoli, qui transforme habilement l'Orchestre de chambre de Lausanne en grand orchestre lyrique postromantique.

> Opéra de Lausanne, 12 av. du Théâtre, Lausanne,
ce soir à 19h, ve à 20h et di à 15h.

> Res. tél. 021 315 40 20 ou
www.opera-lausanne.ch

Le Courier

Critique
vendredi 28
mars 2014

Luisa Miller en noir et blanc

Sylvie Bonier

(Marc Vanappelghem)



«Tragédie bourgeoise.» Ainsi l'a conçu Schiller. Le sous-titre de sa pièce *Kabale und Liebe* pose des jalons clairs

«Tragédie bourgeoise.» Ainsi l'a conçu Schiller. Le sous-titre de sa pièce *Kabale und Liebe*

pose des jalons clairs. A Lausanne, Giancarlo del Monaco les suit à la lettre dans sa lecture de l'opéra de Verdi tiré du texte allemand. Sa mise en scène enserre d'emblée Luisa Miller

dans un étau. Entre le rêve clair d'une vie familiale idéale, et la noirceur terrifiante d'une mort annoncée. L'Italien pose lui aussi d'entrée ses marques.

Avant même la musique, un groupe de statues en marbre blanc. Il ne manque qu'un feu de cheminée pour réchauffer la douceur figée de ce foyer aisé, si pâle. Aux premières notes de l'ouverture, les personnages, fixés sur un sol noir luisant, basculent lentement à la verticale. Puis l'ensemble s'élève jusqu'aux cintres dans un renversement saisissant. L'action et le chant se déploient dès lors sous cette scène domestique à l'envers, miroir inversé de la tragédie, épée de Damoclès impitoyable. Le chœur endeuillé, bougie en main, tournera pendant tout le spectacle autour des chanteurs. Tout est dit, en noir et blanc.

Procédé manichéen? Esthétique glacée et classique? Peut-être. Mais d'une efficacité redoutable. D'autant

que le chef Roberto Rizzi Brignoli chauffe à blanc les sentiments et réveille magnifiquement les couleurs de la partition. Le galbe des lignes, la souplesse des phrasés, les respirations haletantes ou suspendues, le feu, la haine et la tendresse: l'OCL répond pleinement à la puissance de ce fiévreux appel verdien. Il faut une certaine schizophrénie vocale pour le rôle de Luisa. Une voix de colorature dramatique et virtuose, sur un tempérament fragile et délicat. Lana Kos se situe dans le premier registre. Sa prise de rôle en remplacement d'Alexia Voulgaridou s'avère pourtant formidable, malgré un vibrato un peu envahissant et une vaillance infatigable (quels aigus!).

Des trois basses, aux timbres complémentaires, le Miller de Luca Salsi emporte tout sur son passage, devant un Walter diabolique (Giovanni Furlanetto) et un Wurm ignoble (Daniel Golossov). Le Rodolfo de Giuseppe Gipali libère l'éclat de son timbre au fil du spectacle, entre une Federica au mezzo un rien poudré (Marie Karall) et une Laura très fine (Céline Meillon).

Opéra de Lausanne,
28 mars à 20h, le 30 à 15h

Ecrire à l'auteur

Hebdo
» Agenda

Opéra: quand la violence se joue en noir et blanc

Mis en ligne le 27.03.2014 à 06:00



MISE EN SCENE Une «Luisa Miller» très classe... peut-être même trop!

© Opera de Lausanne

A lire également dans "Agenda"

Disques: Fabian Tharin

Expo: Comfort in Being Sad

Dominique Rosset

L'Opéra de Lausanne

a confié la tragédie de Verdi «Luisa Miller» au metteur en scène Giancarlo del Monaco et au chef Roberto Rizzi Brignoli. Efficace.

lyrique Une famille tranquillement installée dans le salon, à l'heure du thé. Ce tableau, constitué de statues en plâtre blanc, occupe le plateau au début de Luisa Miller, illustration de l'aspiration commune aux deux êtres qui voudraient vivre leur amour mais vont bientôt en mourir, d'un excès d'intrigues, sous les yeux du public. L'idéal familial se met lentement à glisser vers le fond de scène et, grâce à une machinerie bien huilée et incurvée, se retrouvera finalement dans les cintres. Le projet familial demeure visible mais irrémédiablement inaccessible. Le jeu des manipulations peut alors commencer. Il est terrible. Il est surtout porté par des voix

grandioses, un chœur charpenté et équilibré, un orchestre aux timbres chatoyants.

Dans la fosse, le chef Roberto Rizzi Brignoli fait merveille. Sur scène, décors et costumes imposent le noir des codes sociaux, des conventions, des intrigants – un noir brillant, laqué, luxueux. Et quelques éléments blancs: les amoureux, les fleurs offertes, l'espérance victime. L'effet est beau. Trop beau, cependant, étant donné ce que cache un drame dans lequel la perversité des êtres est beaucoup plus complexe et terrifiante que ne le laisse entrevoir cette opposition certes efficace mais sommaire de «non-couleurs».

Qu'ils soient pères, gens de pouvoir ou amoureux, chacun des protagonistes concourt, d'une manière plus ou moins consciente et volontaire, à l'accomplissement du désastre. C'est en cela seulement que, au-delà du temps qui nous sépare de sa création, en 1849, Luisa Miller conserve sa raison d'être. Un joyau lyrique, certes, mais aussi un coup de projecteur sur la violence familiale ordinaire.

Lausanne, Opéra. Ve 28 à 20 h & di 30 à 15 h.

```

pagination {
    width:70%;
    float:left;
    margin-top:10px !important;
}

.pagination li{
    list-style:none;
    float:left;
    margin:0px;
    padding:0px !important;

    text-align: center;
    background: none !important;
}

.pagination li a{
    padding:none;
    background: none;
    text-align: center;
    color: #fe0a14;
    margin-right:10px;
    border:1px solid #eee;
    padding:5px 12px !important;
    text-decoration: none;
}

.pagination li a.active{
    color:#333;
}

.pagination li a.active:hover{
    background:#fff;
    color:#333;
}

```

CRITIQUES INTERNET

http://www.concertonet.com/scripts/review.php?ID_review=9729

<http://www.aoclase.com/chroniques/luisa-miller-0>

<http://www.opera-online.com/columns/manu34000/luisa-miller-a-lopera-de-lausanne>

<http://www.gbopera.it/2014/04/luisa-miller-allopera-de-lausanne/>

[Lausanne](#)**Europe :** [Paris](#), [Londn](#), [Zurich](#), [Geneva](#), [Strasbourg](#), [Bruxelles](#), [Gent](#)**America :** [New York](#), [San Francisco](#), [Montreal](#)**WORLD**[Back](#)

Search

Newsletter
Your email :

Submit

Le corset des conventions

Lausanne

Opéra

03/21/2014 - et 23, 26*, 28, 30 mars 2014

Giuseppe Verdi : Luisa Miller

Lana Kos (Luisa Miller), Luca Salsi (Miller), Giovanni Furlanetto (Il conte Walter), Giuseppe Gipali (Rodolfo), Marie Karall (La duchessa Federica), Daniel Golossov (Wurm), Laura (Céline Mellon), Nicolas Wildi (Un contadino)

Chœur de l'Opéra de Lausanne, Salvo Sgrò (préparation), Orchestre de chambre de Lausanne, Roberto Rizzi Brignoli (direction musicale)

Giancarlo del Monaco (mise en scène), Barbara Staffolani (assistante à la mise en scène), William Orlandi (décors et costumes), Vinicio Cheli (lumières)



(© Marc Vanappelghem)

Luisa Miller a vu le jour en 1849 à Naples. Pour son quatorzième opéra, Verdi tourne résolument le dos à *Nabucco* et au grand opéra épique des débuts pour se consacrer à un drame intime, librement inspiré de *Kabale und Liebe* de Schiller. L'œuvre annonce *Rigoletto* pour le traitement de la relation père-fille, et surtout *La Traviata* pour la thématique de l'union contraire aux règles sociales alors en vigueur, une union que l'héroïne est contrainte de dissoudre en écrivant, sous la menace, une lettre d'adieu à son amoureux. Mais *Luisa Miller* ne suscitera jamais l'engouement des opéras de la « trilogie populaire » et reste, aujourd'hui encore, un titre relativement peu programmé. Et pourtant, la partition compte l'une des plus belles ouvertures jamais composées par Verdi, des airs magnifiques, dont le célèbre « Quando le sere al placido », morceau de bravoure pour tout ténor, ainsi que des duos et des trios enflammés, sans parler d'une orchestration riche et luxuriante. L'ouvrage a su séduire de grands interprètes, parmi lesquels Anna Moffo, Renata Scottò, Montserrat Caballé, Katia Ricciarelli, Carlo Bergonzi, Luciano Pavarotti et Plácido Domingo, pour ne citer que les plus connus. Il faut donc savoir gré à l'Opéra de Lausanne d'avoir voulu donner une chance à une œuvre injustement délaissée, même si, au final, il n'est pas sûr que la cohorte des admirateurs de *Luisa Miller* s'en trouvera agrandie, tant le résultat final est plutôt mitigé.

Club
Med
Octobre
2015

Partez au Club
Med en 2015.
Wengen, Saint-
Moritz,
Valmorel ?



Le spectacle – une coproduction avec l’Australian Opera – offre néanmoins son lot de belles surprises. A commencer par un Orchestre de chambre de Lausanne en grande forme, qui, sous la baguette électrisante de Roberto Rizzi Brignoli, devient un acteur du drame. Pour ce qui est de la distribution vocale, il convient de citer avant tout les deux méchants de service, Giovanni Furlanetto en comte Walter et Daniel Golossov en Wurm, qui, non contents d’incarner superbement des personnages indignes et retors à souhait, ne laissent rien non plus à désirer en termes de technique et d’élégance vocales, avec notamment un très beau « legato ». Remplaçant au pied levé la chanteuse initialement prévue pour le rôle-titre, la très jeune Lana Kos (elle a à peine 30 ans) campe une Luisa innocente et fragile, touchante dans sa naïveté, et particulièrement émouvante dans la scène finale, avec une belle voix ample et saine, parfaitement conduite, qui fait oublier les quelques stridences de ses premières notes. Assurément, cette soprano est en passe d’entamer une jolie carrière. Le Rodolfo de Giuseppe Gipali laisse, quant à lui, perplexe. Si on admire le chant élégant et stylé du ténor, son manque de projection et son émission serrée, au timbre quelque peu ingrat, ne lui permettent pas véritablement de rendre son incarnation crédible. La duchesse Federica de Marie Karall est, elle aussi, peu convaincante tant vocalement que scéniquement, ne réussissant jamais à donner chair à la « furie » que suggèrent ses premières paroles. Miller, pourtant l’un des plus beaux personnages de père de tout le répertoire lyrique, est ici interprété de façon beaucoup trop unidimensionnelle par Luca Salsi, qui chante constamment fort, sans finesse ni nuances, et qui ne sait que brandir sa canne pour montrer son autorité ou son dépit.

Avant même que résonnent les premières notes de l’Ouverture, on voit sur scène des statues et une cheminée en marbre blanc, représentant un intérieur bourgeois. Curieusement, sur la cheminée trône un buste qui pourrait être celui de Verdi. Tout paraît immobile, glacé. On ne saurait mieux traduire le corset d’une société figée dans ses conventions. Puis, par un impressionnant mouvement de rotation, les statues et la cheminée s’élèvent lentement à la verticale pour se renverser une fois arrivées aux cintres, façon saisissante et astucieuse de dire que l’ordre de la société va se retrouver complètement bouleversé. Mais après ces idées originales, c’est le vide. Le spectacle conçu par Giancarlo del Monaco, qui commence par la procession funèbre suivant le décès de Luisa, manque d’inspiration. Dans des décors sombres et sobres rappelant sans cesse la mort, le metteur en scène ordonne une simple mise en place, mais il faut lui reconnaître un grand professionnalisme, tout étant parfaitement réglé. Il n’empêche, *Luisa Miller* aurait mérité mieux.

Claudio Poloni

Recommander < 2 Tweet < 2

ANACLASE

la musique au jour le jour

opéra
concert
da camera
en marge

tombé du nid d'euterpe
pages de chevet

DVD
CD

Luisa Miller opéra de Giuseppe Verdi

par gérard corneloup

Opéra de Lausanne - 21 mars 2014






opéra (chroniques/1/2015)

Chez Verdi, il y a avant et après la trilogie RTT – Rigoletto, Il trovatore, La traviata – commencée en 1851, l'avant regroupant ces « années de galère » où le talent du compositeur s'affirme par le biais de nombreuses commandes d'ouvrages restés quelquefois fameux, comme Nabucco et d'autres, laissés plus en marge des scènes lyriques comme du disque. Luisa Miller date de 1849, à la charnière des deux zones, puisant dans un répertoire haut de gamme : la pièce Kabale und Liebe de Friedrich von Schiller, revue et corrigée par le librettiste habituel du maestro, Salvatore Cammarano, plume facile et prodigue, mais assez éloignée de la ferme et riche critique politico-sociale qui habite volontiers le théâtre schillérien. L'intrigue est d'ailleurs déplacée dans un village tyrolien et recentrée sur le sentiment des deux héros qui s'aiment quoiqu'issus de deux milieux sociaux totalement différents, avec suicide commun alors que dans l'original la jeune femme se résout à vivre sa vie.



© marc vanappelghem

Dans ce canevas, Verdi construisit un assemblage vocal et musical qui mérite d'être écouté et offre au mélomane d'indéniables beautés à savourer, autour du fameux grand air du ténor Quando le sere al placido. On peut y ajouter plusieurs ensembles concertants du plus bel effet, tel le duo entre Luisa et son père, ainsi que des chœurs traités de belle manière. Cela dit, un travail scénique vigoureux, imaginaire et enrichissant tout en restant respectueux, est forcément de mise. Force est de constater que ce n'est vraiment pas le cas avec le trio réuni pour l'occasion, en particulier le metteur en scène Giancarlo del Monaco, un vétéran en la matière. Tout le contenu de son travail semble enfermé dans une série de statues blanchâtres qui occupent horizontalement la scène, rideau levé dès avant l'entrée des spectateurs dans la salle. Des images figées des héros à venir ? On peut le penser, mais sans garantie aucune, sinon en ce qui semble constituer le buste sur socle autour duquel personne ne s'agit : le compositeur lui-même. Puis la sculpture va s'élever dans les airs au premier acte, devenir verticale ensuite, pencher vers le proscénium plus tard, redescendre enfin et retrouver son point de départ pour le finale. Tout est là ! Devant, en dessous, sur les côtés, via les faméliques décors et les banals costumes de William Orlandi comme des

-  Email
(<http://www.addthis.com/bookmark.php>)
-  Imprimer (#)
-  Twitter (#)
-  Facebook (#)
-  Myspace

lumières tristounettes de Vinicio Cheli, ce ne sont qu'entrées côté cour et sorties côté jardin, ou le contraire, chœurs engoncés dans de roides costumes défilant un coup d'un côté, un coup de l'autre, une fois derrière, une autre devant, avec apparitions de fumigènes (modèle 1970), que chaises debout, couchées, manipulées ou renversées par des techniciens a giorno.

Heureusement, la composante musicale est mieux servie, à commencer par la direction vivante, colorée de Roberto Rizzi Brignoli, équilibrant bien des éléments instrumentaux de l'Orchestre de Chambre de Lausanne et les chœurs « maison ». Avec le soprano Lana Kos, le plateau possède une Luisa Miller du plus bel effet, tant vocalement que scéniquement, à l'émission généreuse mais subtile et musicale. La duchesse Federica du mezzo Maria Karall ne le lui cède en rien, d'une grande expressivité et d'une belle richesse vocale sur l'ensemble du registre, alors que la Laura bienvenue de Céline Mellon complète avec bonheur ce beau trio féminin.

Côté masculin, la même homogénéité ne règne pas avec tant assurance. Miller, le père de Luisa, est chanté par Luca Salsi, baryton qui associe un timbre bien posé et un chant bien mené au mezzo voce subtil et convaincant, alors que le ténor Giuseppe Gipali développe un chant expressif, se jouant avec brio des difficultés accumulées par le compositeur. Daniel Golossov en Wurm, le vilain et jaloux de l'affaire, est musical et expressif, mais l'émission reste un peu confidentielle, alors que le comte Walter, l'autre méchant, chanté par Giovanni Furlanetto, souffre d'une émission un rien fatiguée.

GC

(http://www.addthis.com/bookmark.php?v=300&winname=addthis&pub=xa-4d0f20c67562bfd&source=tbx-300&lng=fr&s=myspace&url=http%3A%2F%2Fwww.miller-0&title=Luisa%20Miller%20%7C%20Anacalse&ataxa-4d0f20c67562bfd/-/-/54b4d70c6e8f290c/2&frommenu=1&uid=54b4d

Luisa Miller à l'Opéra de Lausanne



Luisa Miller confirme son retour en force, à un rang qui n'est plus loin d'égaliser les opéras qui le suivent immédiatement, *Rigoletto*, *Il Trovatore* et *La Traviata*. Mais il garde le caractère d'ouvrage méconnu qui poursuit avec cohérence la saison de l'**Opéra de Lausanne** que son directeur **Eric Vigié** a quasi entièrement consacrée à des opéras réputés mineurs, et qui s'achèvera, en juin, avec une nouvelle production des *Joyeuses commères de Windsor* d'Otto Nicolai.

Remplaçant **Alexia Vougaridou** initialement prévue, la soprano croate **Lana Kos** n'a pas semblé totalement en pleine possession de ses moyens ce soir, notamment dans l'aigu. La voix a paru alternativement détimbrée ou un rien acide, avec pourtant de belles expressions et un phrasé très musical dans le médium, en particulier dans les ensembles. Sa belle et fine silhouette convient, par ailleurs, parfaitement à la fragilité de Luisa. Si le ténor albanais **Giuseppe Gipali** manque un peu d'éclat et de rayonnement dans le rôle de Rodolfo, il apporte néanmoins au héros son timbre chaud, son magnifique sens du phrasé et du *legato*, et la souplesse dans l'émission exigée par cette partie (encore) belcantiste. Son grand et fameux air, « *Quando le sere al placido* », délivré avec beaucoup de délicatesse, constitue un des moments forts de la soirée.

Le baryton italien **Luca Salsi** – qui interprète Miller, le père de Luisa – possède ces qualités de baryton Verdi que sont la chaleur du timbre, la beauté du phrasé et l'ampleur d'émission. Voix solide aussi, un rien moins convaincante quant à la ligne de chant, offre son confrère de tessiture et de nationalité **Giovanni Furlanetto**, qui campe un Comte Walter hautain et dédaigneux. La basse russe **Daniel Golossov** – déjà présent, avec moins de bonheur cependant, sur la scène vaudoise en début de saison dans *Lakmé* – crée une surprise bienvenue avec son Wurm incisif, auquel il prête un sens dramatique imparable. Leur association présente l'une des paires les plus noires de l'histoire de l'opéra : ils font réellement frémir. Impressionnante, elle aussi, la perfide Federica de la superbe mezzo française **Marie Karall**, qui complète avec venin ce trio d'âmes damnées.

Là où le bât blesse, c'est la mise en scène confiée à **Gian-Carlo Del Monaco**, assisté de **William Orlandi** pour les décors et les costumes. Epurée, elle se réduit peu ou prou à une série de statues de marbre – dont une représente l'impératrice Marie-Louise placée face à une cheminée (de marbre aussi) au dessus de laquelle trône un buste de Verdi – déjà présente sur scène à l'arrivée des spectateurs. A la fin de l'Ouverture, le cénotaphe monte vers les cintres, grâce à un treuil, pour se retrouver suspendu au dessus du plateau, avant de reprendre lentement sa position initiale, sur les derniers accords...sans qu'on comprenne l'utilité de tout cela, Del Monaco n'ayant pas pris le soin d'écrire quelques lignes dans le programme de salle, pour éclairer le spectateur sur sa démarche. Plus grave, entre les deux rotations du décor unique, il ne se passe rien ; or la scénographie minimaliste de William Orlandi est exactement de celles qui réclament une vraie direction d'acteurs. Car c'est précisément ce qui fait défaut dans le travail de l'homme de théâtre italien : les personnages restent égarés, figés dans des poses affectés. Luisa et Rodolfo sont particulièrement malmenés, ce que n'arrange pas la jeunesse de la soprano – et une expérience théâtrale visiblement sommaire -, ni les dons de comédiens limités que nous avons toujours connus au ténor.

A la musique, donc, de récupérer ce bémol, et le magnifique chef italien **Roberto Rizzi Brignoli** s'y emploie avec fièvre. Cela sonne vif et grand, avec des phrasés, une cambrure, un fini impeccable... Il est – avec un **Orchestre de chambre de Lausanne** admirable de lyrisme et de cohésion - le principal motif de satisfaction de la soirée.

Emmanuel Andrieu

Luisa Miller à l'Opéra de Lausanne

Crédit photographique © Marc Vanappelghem

02 avril 2014

Commentaires

Aucun commentaire

GB OPERA

MAGAZINE

(<http://www.gbopera.it>)

MENU

“LUISA MILLER” ALL’OPÉRA DE LAUSANNE



Lausanne, Théâtre de l'Opéra – Saison 2013-2014

“LUISA MILLER”

Opera in tre atti su libretto di **Salvatore Cammarano**,
ispirata alla tragedia *Kabale und Liebe* di Friedrich von Schiller

Musica di **Giuseppe Verdi**

Luisa Miller LANA KOS

Miller LUCA SALSI

Il conte di Walter GIOVANNI FURLANETTO

Rodolfo GIUSEPPE GIPALI

La duchessa Federica MARIE KARALL

Wurm DANIEL GOLOSSOV

Laura CÉLINE MELLON

Un contadino NICOLAS WILDI

Orchestre de Chambre de Lausanne

Choeur de l'Opéra de Lausanne

Direttore **Roberto Rizzi Brignoli**

Maestro del Coro **Salvo Sgrò**

Regia **Giancarlo del Monaco**

Scene e costumi **William Orlandi**

Luci **Vinicio Cheli**

Nuova produzione dell'Opéra de Lausanne, in coproduzione con la Opera Australia

Lausanne, 30 marzo 2014



(http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/2Lana_Kos_-_Choeur_copie.jpg)

Luisa Miller all'Opéra de Lausanne (30 III 2014)

Il barbiere di Siviglia di Rossini, *Dorilla in Tempe* di Vivaldi, *Die lustigen Weiber von Windsor* di Nicolai: sono gli ultimi quattro titoli dell'ambiziosa stagione in corso presso il piccolo (ma delizioso) Théâtre de l'Opéra de Lausanne. E prima si erano avvicendati *L'Orfeo* di Monteverdi, *Le voyage dans la lune* di Offenbach, *Hänsel und Gretel* di Humperdink. Nel mese di marzo invece hanno avuto luogo cinque recite di **una Luisa Miller raccomandabile e assai godibile sotto ogni punto di vista: ottima la direzione orchestrale, più che buona la compagnia vocale, coerente e convincente l'allestimento**

scenico. E infatti il pubblico di Lausanne risponde con calore, sia al termine dei primi due atti sia alla fine del III, acclamando tutti gli interpreti e dimostrando buona soddisfazione.

Di formazione milanese, di carriera scaligera, **Roberto Rizzi Brignoli** guida un'orchestra giovane, dal suono fresco e pulito, molto appassionata nell'interpretare la ricchissima partitura verdiana. La *Luisa Miller* di Rizzi Brignoli è improntata sulle dinamiche interne, sui nervosismi degli archi, sull'agogica studiatissima che collega la sinfonia ai numeri corali alle scene di presentazione dei singoli personaggi. Nei pezzi d'insieme e nei concertati la direzione è molto salda ed equilibrata: nelle sonorità mai prevaricanti; nei tempi giusti e ben sostenuti; nella ricerca dei colori espressivi (soprattutto grazie al dialogo tra archi e fiati). Uno dei momenti più valorizzati è il concertato del finale I: solenne e analitico nella progressione, Rizzi Brignoli sottolinea come questo sia il centro del dramma, con il disonore del vecchio soldato Miller e la parziale rivelazione del delitto compiuto dal conte di Walter e Wurm.

Lana Kos, di origine croata, **è un soprano dalla voce pastosa e dal timbro molto bello** (anche se all'inizio non è del tutto esente da risonanze stridule); nel corso della recita riesce a sfruttare sempre meglio il fiato, e la linea di canto raggiunge la giusta gradazione elegiaca soprattutto con l'aria «Tu puniscimi, o Signore» del II atto. Si conferma voce verdiana interessante, come già si era presentata lo scorso agosto all'Arena di Verona, dove ha interpretato la parte di **Violetta** (<http://www.gbopera.it/2013/08/verona-o-cara-noi-rivedremoancora-traviata-allarena/>).

(http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/6Luca_Silsi___Lana_Kos_copie.jpg)

L'albanese **Giuseppe Gipali è il tenore che la affianca con buoni risultati**: la voce è delicata e vibrante (a volte anche un po' troppo), efficace nel corso dei primi due atti, ma ovviamente tutta tesa al momento faticoso di «Quando le sere al placido». Il tenore si disimpegna bene, anche

perché dimostra come il suo profilo vocale si adatti al ruolo lirico del repertorio italiano romantico (non a caso ha tra i suoi numerosi ruoli l'Edgardo di *Lucia di Lammermoor*). Se anche il fraseggio non è molto approfondito, la linea di canto è però corretta, credibile, convincente; quasi meglio dell'aria riesce anche la cabaletta «L'ara o l'avello apprestami» con cui si chiude il II atto. Nel lungo duetto del III la voce, scaldatasi al meglio, si mostra adeguata anche nei passaggi più drammatici.



Luca Salsi è il cantante vocalmente più autorevole dell'intera compagnia: baritono verdiano tra i più interessanti della giovane

generazione, è certamente colui che meglio fraseggia e porge la parola scenica. Molto convincente nel ruolo di Miller, padre austero ma illuminato, s'impone sin dalla frase «Non son tiranno, padre sono io, / non si comanda de' figli al cor», nel duetto iniziale con Wurm. A Salsi si potrebbe chiedere perché, con la potenza di voce che si ritrova, il timbro squillante e la ricchezza di armonici, e per di più in uno spazio ridotto come il teatro di Lausanne, senta la necessità di un'emissione sempre forte, a volta addirittura del grido. Forse vuol dimostrare di avere tanta voce? Ma non ne ha affatto bisogno, come evidenziano da soli la cabaletta del I atto «Ah! Fu giusto il mio sospetto!», spettacolare ed enfatica, e il bellissimo duetto del III atto «Andrem, raminghi e poveri», insieme al soprano.



(<http://www.gbopera.it/wp->

[content/uploads/2014/04/15_Daniel_Golossov__G._Furlanetto__Lana_Kos__G._Gipali_copie.jpg](http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/15_Daniel_Golossov__G._Furlanetto__Lana_Kos__G._Gipali_copie.jpg)) **Gio'**

Furlanetto è un conte di Walter dalla voce nasale e dall'intonazione malferma: il rozzo squallore del personaggio è reso da adeguata recitazione, ma il carattere vocale – che deve essere comunque aristocratico – manca del tutto. Non pienamente apprezzabile neppure la voce di **Daniel Golossov**, interprete di Wurm: la linea di canto è generica e sciatta. Quella della duchessa Federica è parte breve ma impegnativa; non ha arie solistiche, ma nei pezzi d'insieme l'intonazione è messa a dura prova: **Marie Karall** l'affronta con correttezza, anche se la grana vocale non è omogenea (e appena incrinata da eccessivo vibrato). **Céline Mellon** è una Laura corretta, ma dalla voce un po' acerba. Molto professionale e corretto il coro dell'Opéra de Lausanne, anche credibile nei frequenti movimenti sulla scena.

Giancarlo del Monaco, noto per le sue regie a volte troppo cervellotiche e farraginose, organizza una *Luisa Miller* coerente e dalla struttura anulare: l'idea di partenza è quella di un sogno coniugale che non si realizza mai, e anzi è sostituito dalla distruzione della morte. Perciò sin dalla sinfonia la scena è attraversata da un corteo di uomini e donne in abito da cerimonia

(matrimoniale) che reggono però certi funebri e camminano a passi mesti. La felicità familiare è l'orizzonte che sovrasta i pensieri dei protagonisti; e li sovrasta davvero, nella forma di un interno domestico marmoreo, algido e irreali. Il sipario si apre con questo *tableau* al centro del



palco, ma subito (http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/26_Final_copie.jpg) il blocco si eleva ribaltandosi di 180 gradi, lasciando in vista una tomba floreale in cui è coricata Luisa in abito bianco. A parte il vecchio Miller, tutti i personaggi principali vestono un impeccabile *frac* o abito da sera lungo ([http://www.gbopera.it/wp-](http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/21_G_Furlanetto___Marie_Karall_copie.jpg)



[content/uploads/2014/04/21_G_Furlanetto___Marie_Karall_copie.jpg](http://www.gbopera.it/wp-content/uploads/2014/04/21_G_Furlanetto___Marie_Karall_copie.jpg))

(molto bello quello della duchessa Federica), a sottolineare l'aspettazione di un evento importante, che altro non è se non la morte. Del resto, sin dal primo incontro dei due innamorati, Luisa riceve in dono da Rodolfo un mazzetto di crisantemi bianchi, che trattiene e sfoglia per tutta l'opera. Quando è libera, la scena è suddivisa in piani inclinati formati da pannelli neri a specchio, senza alcun elemento, al di fuori di qualche seggiola; nel finale, mentre Luisa e Rodolfo muiono, la bianca installazione sospesa sul soffitto ruota nuovamente e torna nella posizione iniziale, stagliandosi in verticale come una pietra tombale. Il mondo vagheggiato della famiglia s'impone così come rimpianto cimiteriale; e non si tratta di un'esagerazione, perché il duetto figlia/padre che apre il III atto è interamente sviluppato sull'immagine sepolcrale, sul luogo e sulla condizione ossessionante della tomba: la suggestione registica, dunque, anziché essere soggettiva o arbitraria scaturisce da una precisa sezione del libretto. Per di più trionfa il male, in quanto Rodolfo impugna una pistola per uccidere Wurm, ma non ha più forza per sparare: cade stremato, mentre il malvagio ride con disprezzo.

 (<http://www.gbopera.it/2014/04/luisa-miller-allopera-de-lausanne/?format=pdf>)

 Leave a reply (<http://www.gbopera.it/2014/04/luisa-miller-allopera-de-lausanne/#respond>)

Share This 

APR ^{/**/}
02

 Opera (<http://www.gbopera.it/archives/category/recensioni/>)

 Michele Curnis (<http://www.gbopera.it/author/michele-curnis/>)

 Barbara Staffolani (<http://www.gbopera.it/tag/barbara-staffolani/>), Céline Mellon ([http://www.gbopera.it/tag/celine-](http://www.gbopera.it/tag/celine-mellon/)

[http://www.gbopera.it/tag/celine-](http://www.gbopera.it/tag/celine-mellon/)
Mellon/), Choeur De L'Opéra De Lausanne (<http://www.gbopera.it/tag/choeur-de-lopera-de-lausanne/>), Daniel Golossov

(<http://www.gbopera.it/tag/daniel-golossov/>), Giancarlo Del Monaco @It ([http://www.gbopera.it/tag/giancarlo-del-](http://www.gbopera.it/tag/giancarlo-del-monaco/)

Monaco-It/), Giovanni Furlanetto (<http://www.gbopera.it/tag/Giovanni-Furlanetto/>), Giuseppe Gipali

(<http://www.gbopera.it/tag/Giuseppe-Gipali/>), Giuseppe Verdi (<http://www.gbopera.it/tag/Giuseppe-Verdi/>), Lana Kos

(<http://www.gbopera.it/tag/Lana-Kos/>), Luca Salsi (<http://www.gbopera.it/tag/Luca-Salsi/>), Luisa Miller

(<http://www.gbopera.it/tag/Luisa-Miller/>), Marie Karall (<http://www.gbopera.it/tag/Marie-Karall/>), Nicolas Wildi

(<http://www.gbopera.it/tag/Nicolas-Wildi/>), Opéra De Lausanne (<http://www.gbopera.it/tag/Opera-De-Lausanne/>),

Orchestre De Chambre De Lausanne (<http://www.gbopera.it/tag/Orchestre-De-Chambre-De-Lausanne/>), Roberto Rizzi

Brignoli (<http://www.gbopera.it/tag/Roberto-Rizzi-Brignoli/>), Salvo Sgrò (<http://www.gbopera.it/tag/Salvo-Sgro/>), Vinicio

Cheli (<http://www.gbopera.it/tag/Vinicio-Cheli/>), William Orlandi (<http://www.gbopera.it/tag/William-Orlandi/>)

ABOUT THE AUTHOR



View all articles by Michele Curnis (<http://www.gbopera.it/author/michele-curnis/>)

← [Patrick Fournillier a Parma e Modena per "Les Pêcheurs de perles"](http://www.gbopera.it/2014/04/patrick-fournillier-a-parma-e-modena-per-les-pecheurs-de-perles/)
(<http://www.gbopera.it/2014/04/patrick-fournillier-a-parma-e-modena-per-les-pecheurs-de-perles/>)

[La Camerata Royal Concertgebouw alla IUC](http://www.gbopera.it/2014/04/la-camerata-royal-concertgebouw-alla-iuc/) →
(<http://www.gbopera.it/2014/04/la-camerata-royal-concertgebouw-alla-iuc/>)

LASCIA UN COMMENTO

L'indirizzo email non verrà pubblicato. I campi obbligatori sono contrassegnati *

Nome *

Email *